

N° 45. — 25 Novembre 1921.

L'ORPHELINE

passé dans tous les
grands cinémas

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



MAX LINDER

PATHÉ-CONSORTIUM-CINÉMA

présente

Un Merveilleux spectacle pour les Fêtes de
NOËL et du NOUVEL AN :

LES CONTES DES MILLE ET UNE NUITS

Mise en scène de M. TOURJANSKY
en TROIS CHAPITRES

(PRODUCTION ERMOLIEFF-CINÉMA)

1^{er} CHAPITRE

:: GOUL-Y-HANAR ::

23 Décembre

2^e CHAPITRE

LA VILLE PÉTRIFIÉE

30 Décembre

3^e CHAPITRE

ENTERRÉE VIVANTE

6 Janvier

Le Numéro 1 fr.

N° 45

25 Novembre 1921

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS
France Un an 40 fr.
Six mois 22 fr.
Trois mois 12 fr.
Un mois 4 fr.
Chèque postal N° 309 08

JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE
Directeurs
3, Rue Rossini, PARIS (9^e). Tél.: Gutenberg 32-32
Les Abonnements partent du premier de chaque mois.
(La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)

ABONNEMENTS
Étranger Un an 50 fr.
Six mois 28 fr.
Trois mois 15 fr.
Un mois 5 fr.
Paiement par mandat-carte international

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Cette enquête a pour but de renseigner nos lecteurs sur leurs artistes favoris en donnant la parole aux intéressés eux-mêmes. Nous avons déjà publié les réponses de Régina Badet, Gaby Morlay, Marcel Lévesque, Musidora, Madeleine Aile, Sandra Milowanoff, Huguette Duflos, Léon Mathot, René Cresté, Georges Biscot, France Dhélia, Paul Capellani, Juliette Malherbe, Ginette Archambault, Baron fils, Georges Mauloy, Gina Relly, Jean Dax, Geneviève Félix, Edouard Mathé, Georges Melchior, Nadette Darson, Romuald Joubé, Simon Vaudry, Jeanne Desclos, Charles Vanel, Stacia de Napierkowska, Fernand Herrmann, Maguy Deliac, Claude Méréelle, Suzanne Bianchetti.

SABINE LANDRAY

Vos nom et prénom habituels? — Sabine Landray.

Lieu et date de naissance? — Blois, 1894.

Quel est le premier film que vous avez tourné? — « La Camargue. »

De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez? — Une fleur dans les ronces.

Aimez-vous la critique? — Oui.

Avez-vous des superstitions? — Oui.

Quelles sont-elles? — Ne pas passer sous les échelles.

Quel est votre fétiche? — Aucun.

Quel est votre nombre favori? — 13.

Quelle nuance préférez-vous? — Bleu-marine.

Quelle est la fleur que vous aimez? — La rose.

Quel est votre parfum de prédilection? — L'« Or » de Coty.

Fumez-vous? — Non.

Aimez-vous les gourmandises? — Non.

Votre petit nom d'amitié? — Sab.

Votre devise? — Il faut!

Quel est le prénom que vous auriez préféré? — Le mien.

Quelle est votre ambition? — Faire beaucoup de ciné.

Quel est votre héros? — Je n'en ai pas.

A qui accordez-vous votre sympathie? — Aux bêtes.

Avez-vous des manies? — Non.

Etes-vous... fidèle? — Pas mariée, donc fidèle!

Si vous vous reconnaissez des défauts... quels sont-ils? — La coquetterie.

Si vous vous reconnaissez des qualités... quelles sont-elles? — Je ne sais pas.

Quels sont vos auteurs favoris : écrivains, musiciens? — Bataille, de Régnier, Massenet.

Quel est votre peintre préféré? — Renoir.



Photo Dubreuil, Lima.

Sabine Landray

Les artistes désireux de prendre part à notre petit recensement sont priés de nous en aviser sans tarder.

ASSOCIATION DES "AMIS DU CINÉMA"

L'Association des Amis du Cinéma, formée entre les Rédacteurs et les Abonnés de CINÉMAGAZINE, a été fondée le 28 Avril 1921.

Buts de l'Association :

1° Fournir aux fervents de l'écran l'occasion de se connaître et de se réunir pour échanger leurs idées ;

2° Les mettre à même de coopérer à la préparation des programmes cinématographiques et d'y faire prévaloir leurs desiderata ;

3° Leur permettre de travailler en commun, à généraliser l'utilisation du cinématographe dans le domaine scientifique et l'instruction de la jeunesse ;

4° Rechercher tous les moyens pour étendre son action dans la propagande commerciale et industrielle, etc., etc.

Les Amis du Cinéma peuvent correspondre au moyen du « Courrier des Amis du Cinéma ».

Pour recevoir leur carte de sociétaire, il leur suffit d'envoyer leur adhésion accompagnée du montant de la cotisation, qui a été fixée à **Deux francs par an**.

Nous tenons à la disposition des Amis notre insigne pour la boutonnière. Il existe également monté en broche pour les dames. Le prix en est de **Deux francs**. Ajouter 0 fr. 50 pour frais d'envoi.

Afin de permettre à nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés, de se faire inscrire à l'Association, nous acceptons les abonnements d'un an payables en dix mensualités de 4 fr.

Pour cette catégorie d'abonnés, il ne sera pas fait de recouvrements, afin d'éviter des frais inutiles. Nous prions donc nos abonnés mensuels de nous envoyer régulièrement leur mensualité au début de chaque mois.

Plus nous serons nombreux, plus nous serons à même d'atteindre les buts que poursuit notre Association.

Les Amis du Cinéma nous écrivent...

« ... Alger possède une dizaine de cinémas et ces cinémas nous passent le plus souvent nombre de films américains et étrangers, complètement dépourvus de morale et de sens artistique; certains sont assez dignes d'attirer l'attention, mais peu nombreux sont ceux-là.

Est-ce qu'il ne manque pas de films français en France ?

Et pourquoi ne pas se passer dans la mesure du possible de cette production étrangère ?

Les Directeurs y trouvent peut-être leur compte, mais le public ???

Nous avons des mœurs françaises en Algérie, et nous désirons ardemment les conserver. Nous sommes Français, restons Français. »

FRANCIS LOPEZ, Alger

« Puisque Cinémagazine permet aux Amis du Cinéma d'exprimer leurs idées. Je prends la liberté de donner mon opinion sur la présentation des films.

« Pourquoi, dans tous les bons films, ne présente-t-on pas le metteur en scène ?

« Je crois qu'il serait aussi aisé à l'opérateur de prise de vues de nous montrer le metteur en scène que les interprètes.

« Dans certains cas, cette présentation serait indispensable. Prenons par exemple les films de D. W. Griffith, où le talent de Lilian Gish n'est dû qu'à celui de son metteur en scène.

« Et le grand public apprendrait à connaître mieux les créateurs de bons films. »

GASTON VIALARD, Montbrison.

N. D. L. D. — Notre correspondant a tout à fait raison. Les metteurs en scène ont en mains les moyens de répondre à son vœu et de se faire en même temps une publicité intéressante.

AUX COLLECTIONNEURS

La collection de Cinémagazine prendra, avec le temps, une grande valeur documentaire. Aussi ne saurions-nous trop engager nos lecteurs à compléter leur collection pendant que cela est encore possible.

Tous les numéros anciens, indistinctement, sont en vente au prix de **UN FRANC** (franco de port). Joindre à la commande le montant en timbres, billets, mandat ou chèque.

Les Romans de Cinémagazine

Le FAUVE de la SIERRA

--- ROMAN-CINÉMA ---

--- EN 12 ÉPISODES ---

ADAPTÉ DU FILM PATHÉ

PAR

GUY DE TÉRAMOND

Un Volume in-8°, orné de nombreuses photographies, avec Couverture en 2 couleurs

Prix franco : **2 fr. 50**



Max Linder dans « Sept ans de malheur »

Chez MAX LINDER

De notre envoyé spécial à Los Angeles

— Allo, c'est entendu, venez me voir demain matin, nous causerons de Paris... Et Max raccrocha le récepteur. Il y avait déjà trois semaines que j'avais promis au fameux star de lui rendre visite en sa nouvelle propriété d'Argyle. Malheureusement, quoique munificent à mon égard, mon rédacteur en chef, M. Pascal, ne m'a pas autorisé à acheter une petite voiturette. Il attend pour cela de venir lui-même à Hollywood... Pourvu qu'il vienne bientôt.

La nouvelle résidence de Max Linder est située au sommet d'une petite montagne. Max y vit heureux comme un roi... Comme un roi du cinéma, bien entendu. Le plus courageusement du monde, j'entreprends l'escalade de la pente qui conduit à la villa et il fait chaud... Dieu, qu'il fait chaud, sous le ciel californien... Je ne tardai pas cependant à me trouver parfaitement heureux de cette petite ascension, le panorama devenait magnifique et la végétation à cet endroit était splendide, des citronniers, des orangers, des eucalyptus immenses se confondaient avec des palmiers et des figuiers,

c'était tout un enchevêtrement d'arbres des tropiques qui poussaient là en toute liberté... Encore quelques mètres et j'étais devant le magnifique bungalow de Max. C'est une adorable maison accrochée au flanc de la montagne, une immense véranda domine le petit précipice et, de là, la vue est superbe. On découvre, au loin, s'estompant dans le ciel bleu, le Pacifique puis, plus près, les puits d'huile et de pétrole dont les carcasses de bois se découpent dans le ciel, semblables à des postes innombrables de T. S. F. C'est la grande richesse de la Californie. Les multiples toits des studios géants ressemblent d'ici à des petites granges de campagne. La senteur pénétrante de la floraison tropicale parachève cette impression idéale que l'on a en cet endroit... Et, ma foi, l'on se croit un peu au Paradis Terrestre. Je ne tardai pas cependant à changer d'idée, car, en pénétrant dans le domaine de Max, je me heurtai à un de ses secrétaires (c'est insensé comme un grand homme peut avoir de secrétaires). Dans l'espoir que ce monsieur ne me retienne pas trop

longtemps, je pris mon plus pur accent du faubourg... Hélas, j'étais tombé sur le secrétaire américain qui me renvoya au français, qui me renvoya auprès d'un autre monsieur qui remplit les fonctions de maître de cérémonies ou quelque chose de semblable. Enfin, après m'être longtemps débattu contre tous ces gardes du corps, je parvins à Max qui me dit très aimablement : « Mais, cher ami, pourquoi n'avez-vous pas dit que c'était vous ? » Trop content d'avoir réussi à trouver le célèbre Max, je ne lui répondis pas. Mais lui, tout de suite, comme vous le connaissez tous, intarissable conteur d'anecdotes pittoresques et imprévues, commença par me narrer quelques-unes de ses plus récentes aventures et me plaça ensuite quelques-uns de ses derniers mots, fort savoureux, ma foi. Max est toujours cet exquis conteur qui, durant des heures entières, peut raconter les aventures les plus folles avec un art et un talent que lui seul possède. Enfin, après avoir dégusté un petit apéritif (mais oui, de l'eau minérale, parfaitement !) je pus poser quelques questions à Max. C'est insensé, autant Max peut louer tous ses amis et cama-



Max a bu, malgré la sécheresse



Max apprend une bonne nouvelle

rades, autant il reste obstinément muet pour lui-même, il faut employer des ruses de Peaux-Rouges de l'Arizona (et nous sommes en Californie) pour pouvoir faire parler Max quand il s'agit de lui. Enfin, je parvins à reconstituer pour vous, Amis du Cinéma, la carrière artistique de Max.

Max est Bordelais, il est né en 1885 (oui, Mademoiselle, il a déjà 36 ans et il ne s'en cache pas...) Il entra au Conservatoire de Bordeaux à 17 ans, il en sortit deux ans plus tard avec un premier prix et il fut immédiatement engagé par Grandey, directeur du théâtre des Arts, de Bordeaux.

Quand je pense qu'il m'a fallu à moi, une heure et demie pour obtenir ce simple renseignement. Max joua tout le classique, interprétant tour à tour *Le Barbier de Séville*, *Les Précieuses Ridicules*, *Les Fourberies de Scapin*, il joua également beaucoup de moderne, *Les Romanesques*, de Rostand, etc... Le père de Max devant le succès de son fils le laissa faire tout ce qu'il voulut et, un beau matin, c'était en 1904, Max débarqua à Paris. Il alla se présenter à la classe de Leloir pour entrer au Conservatoire et voilà le dialogue qui s'échangea.

MAX. — Monsieur Leloir, voici une lettre pour vous, du reste vous avez dû entendre un peu parler de moi par M. Grandey, je serai très désireux de suivre vos cours...

LELOIR (éclatant de rire). — Mais qu'est-

ce que vous venez faire ici, vous ? Vous n'êtes qu'un vieux cabot, allez jouer dans les théâtres et laissez la place aux jeunes. (Max avait 19 ans.) Voulez-vous bien me f... le camp d'ici...

Et, dans un salut amical, Leloir congédia Max qui fut de suite engagé à l'Ambigu. Max fut durant plusieurs années champion d'escrime de Paris. Un jour, qu'il venait de gagner un tournoi à Biarritz, le marquis de Priola-Le Bary ébloui par la fougue et le brio du jeune bretteur lui fit une proposition. Max donna des leçons d'escrime à Le Bary et ce dernier des conseils de théâtre au jeune débutant.

Max avait tellement le sens du théâtre que beaucoup de vieux comédiens croyaient que ce sens du théâtre était chez lui héréditaire. Leloir, lui-même, ne lui avait-il pas dit : « Vous êtes le descendant d'une famille d'artistes, je crois ? » Et le père de Max a toujours exercé l'honorable profession de viticulteur qu'il aurait tant voulu voir embrasser par son fils.

Donc, Max resta deux ans à l'Ambigu, il débuta vers 1905 chez Pathé où

(tenez-vous bien) pendant près de 6 ans il joua, pour le cinéma, un drame ou un film comique chaque jour. Ces bandes variaient entre 100 et 220 mètres. Le premier film comique tourné par Max dans les derniers mois de 1904 fut *La sortie d'un Collégien*, suivie d'un film d'une intensité dramatique inouïe à cette époque, *La Mort d'un Toréador*. Max interpréta des drames comme *Les Contrebandiers*, *Le Poison*, et des comiques dont les noms resteront toujours dans notre mémoire : *Les débuts d'un patineur*, *Un coup d'œil à chaque étage*, *Le premier cigare d'un collégien*, *Avant et après* (le mariage bien entendu), *Le râtelier de la belle-mère*, etc... Puis, en 1910, vinrent les grands films comiques en 3 parties : *Le duel de Max*, *Max toréador*, *Tous les Sports*, *N'em-*

brassez pas votre bonne, *Les Vacances de Max*, *La Très Moutarde*, etc... Max possède encore chez lui une collection de 450 films comiques qu'il tourna durant les années précédant la grande guerre. En 1914, Max qui s'était grièvement blessé au cours de l'exécution d'un film de patins à roulettes dut subir une très grave opération au ventre. Il partit quand même aux premiers jours de mobilisation et il fut asphyxié par les gaz. Envoyé en mission en Italie, il contribua pour une large part à l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés des Alliés,

et le Ministre Sallandra lui-même vint féliciter chaudement Max dans la Salle de Théâtre de Rome où il jouait, 4 jours après la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche. Ce sont là des choses que l'on ne doit pas oublier. Max, dont la santé était restée chancelante, vint se soigner en Suisse où il tourna *Max et la Main qui étirent*, parodie joyeuse des *Mystères de New-York* et *Max entre deux feux*.

En 1916, il fit à Los-Angeles un premier séjour de 6 mois, ce qui nous valut *Max part en Amérique* et *Max et*

son Taxi. De retour à Paris il termina de construire sa salle. Le cinéma Max Linder coûta la coquette somme de deux millions.

Max n'ayant pas le temps de s'occuper de tant de choses à la fois s'est, du reste, dépossédé complètement, depuis peu, de son établissement.

Max a tourné deux films depuis 1919, *7 Ans de malheur* qui est un véritable petit bijou d'humour et de gaieté et, enfin, *Soyez ma femme*, dont j'ai eu l'occasion de visionner quelques scènes. *Soyez ma femme* est une des meilleures comédies que l'on ait faites depuis longtemps en Amérique.

Actuellement, Max adapte un scénario burlesque des *Trois Mousquetaires*. A Los-Angeles il y a déjà 3 Compagnies qui ont



— Et voilà, dit Max, pour mes amis de France

tiré des scénarios comiques du roman de Dumas et Maquet, celui de Max sera un régal d'esprit et de fantaisie.

Enfin, sur ma demande, Max Linder se fit photographe et c'est de la sorte, chers Amis du Cinéma, que nous pouvons publier aujourd'hui ces portraits les plus récents.

Max espère rentrer bientôt en France, il m'a cependant encore dit que Hollywood et la Californie du Sud étaient les seuls endroits du monde où l'on pouvait tourner des productions convenables. Il est heureux, très heureux même de travailler ici où il jouit du reste d'une popularité énorme.

Je crois cependant que la nostalgie des boulevards doit bien le prendre de temps à autre... Max m'a chargé de présenter ses bonnes salutations et son meilleur souvenir à ses amis de France. C'est chose faite.

ROBERT FLOREY.

CHUT !...

IL ne faut pas condamner un homme d'après des bruits, on ne va pas davantage proscrire les bruits sur l'avis de quelqu'un. Pour juger un prévenu, même pour l'inculper, il est nécessaire de l'avoir entendu. Or, le 16 novembre, au Salon d'Automne, des films ont été projetés, que des bruits ont accompagnés, censément adéquats. Sans prononcer, sur ce mode, un verdict préalable, on peut émettre un avis raisonné.

Il s'agit d'instaurer au cinéma un système de vraisemblance plus soulignée que jusqu'ici. Un bateau passe sur l'écran : nous entendons la sirène et le clapotement de l'eau. Des tramways y passent : sifflets et grincements. Prenons-y garde, un des agréments, mieux : une des beautés de l'art « muet », c'est le bain de silence dans lequel on s'y plonge, bain que de la musique enveloppe, mais heureusement sans y pénétrer.

Que, par exception, les bruits d'accompagnement ressuscitent (car nous en avons déjà connu), admettons-le, mais souvent, mais toujours ? Alors, vous ne souffrez point assez des tonitruances citadines ? Il y a les voisins du dessous, du dessus et d'à côté, la rue assourdissante, les bavards de l'autobus et du tramway... et le théâtre,

où vous pourrez toujours vous complaire, mais le cinéma !

Dans ce royaume du silence où les bégues ne sont pas rois, ne vous exaspérez-vous pas des papotages de la dame qui annonce à son mari la fin prochaine du film en cours de projection ? Et le monsieur qui, à son gosse, prouve en énonçant des conseils, une supériorité que l'enfant ne peut évidemment nier ? Si votre stalle est proche de celles de ces gens-là, vous souffrez, n'est-ce pas ? C'est que le silence relatif vous est nécessaire et vous charme. Même si vous ne vous intéressez pas à l'aventure en images, vous jouissez d'une sorte de repos dans le noir et le silence. Et ce plaisir vous serait abîmé ?

Le grand art du cinéma doit nous procurer la sensation du bruit, sans bruit. De même qu'un personnage de film doit s'exprimer sans paroles, de même que le texte doit être strictement réduit au minimum, nous devons éprouver le son que l'on ne nous fait pas entendre. Vous voyez sur l'écran : *Pour l'humanité*. C'est la guerre, les avions survolent le champ de bataille, voici des tanks, voici des mitrailleuses, voici des hommes qui tombent, qui pleurent ou qui râlent et d'autres à l'assaut, criant ; voici une femme qui se défend contre un lâche officier allemand qui fait forcer une porte par ses hommes, voici des torpilles qui éclatent et la réalisation magistrale du film vous fait assister à de la vérité. Pour la renforcer, cette vérité, allez-vous nous faire entendre des bruits imitatifs ? Alors, vous ne vous considérerez certainement pas comme spectateurs de scènes exactes, du moins, je ne le crois pas, il vous semblera qu'il y a de la folie dans l'air et vous oublierez presque la projection du film.

On va essayer, peut-être dans une proportion moindre et avec infiniment de goût, c'est probable. Qu'en résultera-t-il ? On ne veut pas, ici, préjuger, le début de cet article en témoigne, mais *a priori* et tout en approuvant les plus audacieuses tentatives dans l'espoir du bien et du mieux qui n'en est pas toujours l'ennemi, on doute...

Pourtant, si l'on veut une parfaite copie de la vie, avec le cinéma parlant — qui permettra, dans certains cas, de très intéressantes œuvres — il sera possible de mêler les bruits réels de telle sorte qu'un film, reproduisant une scène vue, sera plus vrai que la vérité !

LUCIEN WAHL.



Photographie extraite du film « Le Vol des Ciseaux »

LE CINÉMA AU RALENTI

APRÈS plusieurs articles déjà parus dans diverses revues, mais restés surtout dans le domaine de la technique, après l'article très documenté écrit pour *Cinémagazine*, par M. Pierre Desclaux sur l'Ultra-Cinéma et son inventeur, nous essaierons d'expliquer le principe aussi simplement que possible, afin d'en faciliter la compréhension, surtout à nos lectrices et à nos lecteurs peu familiarisés avec les appareils de prises de vues.

Pour faire comprendre comment une série de mouvements exécutés normalement paraissent, une fois projetés sur l'écran, avoir été accomplis avec une extrême lenteur (impossible à obtenir d'ailleurs dans la réalité), il est indispensable de rappeler d'abord ce que l'on appelle : l'allure normale.

L'allure normale des projections étant de 16 images par seconde, il faut que la prise de vues soit faite également à raison de 16 images par seconde, c'est-à-dire que la pellicule doit enregistrer 16 clichés successifs avec une obturation excessivement brève, mais de durée égale entre chaque cliché.

Ce chiffre 16 n'est pas arbitraire ; il a été fixé par de longues et patientes recherches : c'est le nombre pratique d'images qui doivent être projetées en une seconde pour procurer une sensation lumineuse continue, ou, si l'on préfère, pour que l'impression rétinienne



Cette photographie et les suivantes ont été prises au « ralenti ». Elles représentent des danses interprétées par M. Stowitts, premier danseur des ballets Pavlova, à Bagatelle.

persiste d'une image à l'autre, et empêche de percevoir la solution de continuité existant



entre deux images consécutives du fait de l'obturation.

Ce préambule peut se résumer ainsi : pour reproduire sur l'écran un mouvement à la vitesse réelle à laquelle il a été exécuté, il faut que les images successives du film soient projetées dans le temps exact qu'il a fallu pour les enregistrer.

Le moindre écart à cette règle rigoureuse donne l'impression de mouvements plus rapides ou plus lents que ceux qui ont été réellement exécutés devant l'objectif.

Donc, en projetant à l'allure normale une série de gestes pris également à l'allure normale, ceux-ci sont reproduits très exactement.

Si l'on projette normalement un film « tourné » au-dessous de l'allure, c'est-à-dire ayant enregistré moins de 16 images en 1 seconde, la sensation lumineuse continue persiste à la projection, mais les mouvements des personnages cinématographiés paraissent saccadés et avoir été exécutés à une vitesse désordonnée.

Un exemple permettra de mieux saisir les raisons de cette vitesse apparente.

Supposons que l'on veuille filmer le saut d'un cheval; pour faciliter les calculs, imaginons que ce saut dure une seconde, et que l'opérateur, tournant au-dessous de l'allure, l'ait enregistré sur 8 images au lieu de 16.

Si nous projetons ce film normalement, les 8 images qui représentent la totalité du saut auront défilé sur l'écran en une demi-seconde,

et le cheval paraîtra sauter deux fois plus vite qu'il ne l'a fait en réalité.

Qui de vous n'a vu certains films comiques où les personnages étaient tout à coup animés de vitesses folles? Ce résultat était obtenu en tournant au-dessous de l'allure.

Nous voilà, semble-t-il, bien loin du ralenti. Eh bien! pas du tout. Le ralenti est exactement la même chose, à cette différence près que c'est diamétralement le contraire.

Reprenons l'hypothèse du saut accompli en une seconde, et supposons cette fois que l'opérateur « tournant » au-dessus de l'allure, c'est-à-dire plus vite, ait enregistré le saut sur 32 images au lieu de 16 qu'il devrait prendre normalement : ces 32 images nécessiteraient deux secondes de projection. Le cheval paraîtra donc avoir sauté en deux secondes au lieu d'une, et son allure sera ralentie de moitié.

Pratiquement, les appareils ordinaires de prises de vues, ne permettent de tourner au-dessus et au-dessous de l'allure que dans de très petites proportions.

Pour « tourner » considérablement plus vite que dans les prises de vues ordinaires, il a fallu créer des appareils spéciaux dans lesquels la pellicule passe derrière l'objectif à une vitesse déconcertante, sans se détériorer, sans que ses perforations soient arrachées; cette pellicule doit être enroulée dans une boîte réceptrice au fur et à mesure qu'elle a été impressionnée; il a fallu trouver des dis-



positifs d'obturation inédits, des mécanismes nouveaux d'entraînement de pellicule, immobilisant celle-ci pendant la fraction infime de seconde où l'obturateur laisse passer la lu-

mière, et l'entraînant immédiatement après l'obturation, opération pendant la durée de dont chacune se répète alternativement en moins d'un centième de seconde dans les prises de vues au ralenti telles qu'elles se font couramment.

Actuellement, il existe plusieurs types d'appareils : Ceux imaginés par M. Labrel, par les Etablissements Continouza, par la Société Américaine Novograph; tous utilisent le découpage de l'Institut Marey avec des moyens qui diffèrent, surtout dans les détails de construction des appareils.

Nous n'entreprendrons pas la description compliquée de ces appareils, ni des difficultés qui surgissent à chaque prise de vues;

pas destinés à un usage scientifique.

(Photos Pathé)

bornons-nous à constater que ce procédé qui peut rendre d'inappréciables services à l'étude et à l'analyse des mouvements, est d'invention bien française; il est bon qu'on le sache une fois pour toutes.

Les films au ralenti édités par Pathé-Revue, et dont nous donnons quelques reproductions, sont exécutés à la moyenne de 120 images par seconde, ce qui donne un ralenti de $120 : 16 = 7,5$.

Ce ralentissement de 7 fois et demie la vitesse réelle est pratiquement suffisant pour des films qui ne sont

GEORGES GOYER.

LES FILMS QUE L'ON PRÉSENTERA PROCHAINEMENT

Les Roquevillards, avec Jeanne Desclos, Georges Melchior, Edmond Van Daële et Desjardins.

Au creux des Sillons, avec Jacques de Féraudy et Henry Roussel, etc.

Christmas, avec John Warriley, Félix Ford et Marguerite Murray, etc.

La Ferme du Choquet, avec Mary Marquet, Jane Even, Geneviève Félix, Varennes, Mevisto, etc.

L'Homme et la Poupée, avec Suzanne Delvé, Irène Wells, Armand Tallier, etc.

Mimi-Trotin, avec Lagrenée, Louise Lagrange, etc.

L'Hirondelle et la Mésange, avec Maguy Deliac, Alcover, Ravet, Maylianes, etc.

L'Empereur des Pauvres, avec Gina Relly, Léon Mathot, Henri Krauss, etc.

Lucette Stella, avec Claude Mérelle, Andrew F. Brunelle, Madeleine Lyrisse, etc.

La Mort du Soleil, avec André Nox, Régine Dumien, etc.

Le Crime de lord Arthur Savil, avec André Nox, Cecil Mannering, etc.

La Roue, avec Séverin-Mars, Gabriel de Gravone, Pierre Magnier et Ivy Close.

L'Agonie des Aigles, avec Séverin-Mars, Gilbert Dalleu, Gaby Morlay, Desjardins, etc.

L'Écran brisé, avec Andrée Lyonel, André Luguet, Georges Mauloy, Vasseur, John Warriley.

Hantise, avec Geneviève Félix et Félix Ford.

Les Ailes s'ouvrent, avec André Roanne, Genica Missirio, Madys et Marie-Louise Irive.

Fils du Vent, avec Suzanne Talba, Nautzy, Francine Mussey, Duvelleroy et Dehelly.

L'Eternel Féminin, avec Eugénie Nau, Rolla-Norman, Gina Palerme, Maxudian, Marthe Lenclud, Jacques Volnys.

Le Pauvre Village, avec Maxudian, Edith Blake, Roger Montaux, Rouer, etc.

La Maison du Mystère, avec Charles Vanel, Kolline, Mosjoukine, Sylvia Grey, Hélène Darly, Bénédicte, etc.

L'Aiglone, avec Drain, Andrew, F. Brunelle, etc.

Toute une Vie, avec Roger Montaux, Andrée Brabant, Jacques de Féraudy, etc.

La Voix de la Mer, de Gaston Roudès, avec Rachel Devirys.

L'Ombre du Péché, de Protazonoff, avec Gabriel de Gravone, Diana Karenne, Edmond Van Daële.

Le Grillon du Foyer, de Jean Manoussi, avec Roger Karl, Paul Jorge, Sabine Landray, Gouget, Charles Boyer, etc.

Un Cri dans l'Abîme, avec Edmond Van Daële, Jean Valory, Renée Carl, Olga Noël, etc.

Destinée, avec Paul Guidé, Gabrielle Robinne, Legrand, Suzanne Muranne, etc.

Le Prélude de Chopin, de Tourjansky, avec André Nox, Nathalie Kovanko, etc.

Le Mouvement cinématographique aux États-Unis (1)

UNE NOUVELLE PRÉSENTATION CINÉMATOGRAPHIQUE

De notre correspondant spécial :

Le Capitol, sans contredit l'un des plus vastes cinémas du pays, vient de donner un spectacle d'un nouveau genre, qui fut assez goûté. Le titre de la partie film (car on sait que plusieurs théâtres américains complètent leur présentation purement cinématographique par un accompagnement de tableaux vivants, récitation, chants et musique) est *Bits of Life* ou *Tranches de vie*, si l'on veut.

Marshall Neilan, le producer, fit annoncer à l'avance que son idée était l'introduction à la scène de la formule qui a fait le succès du magazine : un groupe de courts récits donnés les uns à la suite des autres au lieu d'un grand long film. C'est, si l'on veut, l'opposé des *Trois Mousquetaires* qui à eux seuls occupaient toute la soirée.

Voici comment la représentation se poursuit. Sur l'écran apparaît une lettre de l'auteur annonçant qu'il cherche une idée originale et qu'elle suit : explication, puis le titre du magazine d'où est tiré le premier récit, un résumé bref de l'exposition, enfin le film ressemblant à tous les autres, mais nettement plus court, la longueur d'un demi-épisode des films extensibles du bon vieux temps. Puis, une lettre de l'auteur à nouveau où il déclare qu'il a trouvé cette historiette trop courte et en a ajouté une autre. Celle-ci paraît, puis la troisième, enfin, la dernière. On pourrait aussi bien en donner plus, quoiqu'il paraisse que l'on s'est arrêté à quatre après essais, comme la meilleure mesure.

Il y a déjà quelques années, Griffith fit bien quelque chose du même genre, assurément, avec *Intolérance*, mais ses deux récits étaient menés en même temps, et se coupaient l'un l'autre. De plus, rien de ce genre n'a été fait depuis. Tandis qu'au Capitol, les quatre récits ne se rapportent pas l'un à l'autre, et viennent en succession l'un de l'autre.

Leur caractère est, à juste titre, varié : on pourrait même penser que, toutes proportions gardées, le Grand Guignol a été l'inspiration. Gaies et tristes ou sentimentales tour à tour, les aventures ainsi filmées ont eu le pouvoir en somme assez rare de tenir une assistance absolument immobile. Peu importe d'ailleurs les sujets, du voleur qui tente de se réhabiliter au Chinois qui bat sa femme, etc.

ON NOUS ÉCRIT DE NEW-YORK

— On se rappelle le bruit fait autour de la production aux États-Unis de plusieurs reconstitutions historiques, où étaient mis en scène successivement Henry VIII d'Angleterre et la Du Barry. On se souvient assurément que le

mot de propagande allemande fut prononcé, et véhémentement. Or, voici un entrefilet paru, non pas dans une revue spéciale, mais dans un journal quotidien, au milieu d'articles d'actualité : « Miss George paraîtra durant la prochaine saison dans un play (il n'est pas spécifié si c'est sur la scène ou l'écran, mais le nom qui vient ensuite semble assez explicite), dans le rôle de Marie-Antoinette. Adaptation de l'étranger (?) il porte le nom de *The royal Scandal*. L'original a été publié anonymement sous le titre de *Endymar*. Il sera produit par Brady. » Ne connaissant pas de Brady, dans les milieux théâtre, il semble bien qu'il s'agisse là d'un film. Ce n'était vraiment pas la peine de se débarrasser des précédents.

— On bataille en France pour avoir une reconnaissance officielle de la valeur du cinéma, surtout au point de vue éducatif. Il peut être intéressant de noter que le mouvement est fort avancé aux États-Unis, témoin la décision suivante, intervenue à l'Université de New-York, un établissement d'instruction important, quoique pas dans les tout premiers aux États-Unis : il vient d'être décidé que sera créé un cours d'étude du cinématographe et de rédaction de scénarios. A la tête sera un ancien manager de théâtre. Les conférences seront faites par des personnes marquantes du monde du cinéma, et des visites de studios auront lieu. Allons-nous suivre la voie ?

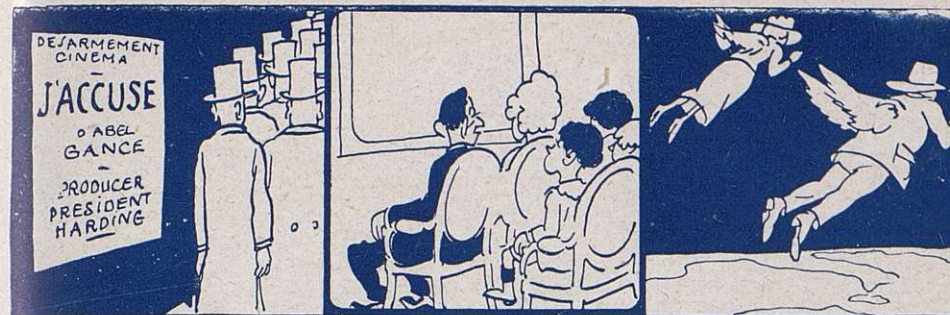
— Un amusant et utile point légal dans les milieux du cinéma : on sait que Griffith est en train de monter *Les Deux Orphelines*. Il a fait construire pour cela un village français entier. Voici quelque temps, il reçut une offre d'un aviateur d'acheter une série de photographies prises en l'air au-dessus dudit village, et qui pourraient lui être utiles. Griffith poursuit devant les tribunaux afin que soit décidée la question du droit de protection des terrains cinématographiques.

— Est-il permis de ne pas aller aux limites de l'enthousiasme pour un film de Charlie Chaplin ? *The Idle Class* est dans la veine ordinaire du grand comique. Quelques disparitions habituelles dans un buisson où sa tête reparait à la fois de tous les côtés, un truc amusant par lequel il semble se battre contre soi-même, quelques pirouettes au golf, des chutes rapides autant qu'attendues, il n'y a rien d'original, de vraiment nouveau. Mais, après tout, Charlie n'est-il pas enfermé, prisonnier involontaire, dans le genre qui a fait sa fortune. Il déclarait, l'autre jour, qu'il allait mettre à la scène un des romans de l'anglais Wells, d'un genre radicalement différent.

D. A.

1) Voir N° 39.

Cinémagazine Actualités



Le film *J'accuse* va être officiellement projeté devant le Président Harding et les membres de la Conférence de Washington. C'est un grand succès pour la cinématographie française. Souhaitons que le pacifisme en remporte encore un plus grand !

Alphonse XIII vient de faire installer au Palais d'Orient, à Madrid, un ciné destiné à la famille royale.

Inutile de dire que toute tenue négligée est impitoyablement refusée au contrôle.

En 15 jours, le couple Fairbanks-Pickford a parcouru la Suisse, l'Italie, le Nord de l'Afrique et est rentré à Paris.

C'est une façon de prouver que cinéma veut dire mouvement ! Ils vont même jusqu'à la trépidation...



Nous avons signalé en son temps le film de P. Bourget : *Le sens de la mort*.

Nous notons en ce moment sur les programmes quelques titres à faire dresser les cheveux sur les têtes.

Est-ce que nous ne savons pas suffisamment que nous sommes mortels ?

Un peu de gaieté, que diable !

The Melancholy spirit, le prochain film de Fatty aura au moins le mérite d'être gai.

Le dictionnaire nous apprend que *spirit* signifie en anglais esprit et... spiritueux !

Fatty prend décidément ses malheurs avec le sourire.

— La Société allemande l'Universum Film porte son capital à 200.000 marks... mais il ne va rien leur rester pour les indemnités !

— Oui, si ça continue, ils nous paieront en... contremarques !

(horrible !)



La danse va être enseignée au moyen du film.

Il suffira de jeter un coup d'œil sur l'écran pour savoir comment se danse fox-trot, one-step, two-step, shimmy, etc. Reste à savoir si les leçons seront données en salle obscure.

Des propositions ont été faites à Landru par un directeur de Music-hall et par une maison de ciné. Cachets offerts : 1.000 fr. et 1.000 dollars.

Moralité : La vertu est toujours récompensée !

Pour finir, un bon conseil : Par cette température glaciale, vous avez la ressource d'aller vous asseoir au cinéma près d'une bouche de chaleur.

Pendant les entr'actes, lisez *Cinémagazine* !



Bader, le sympathique régisseur de Natura-Film, et M^{me} Renée Carl.

Le Régisseur

CINÉMAZINE a publié récemment un article où l'un de mes confrères rendait une tardive justice au régisseur de mise en film, ce martyr, ce grand méconnu. Je veux joindre une voix à la sienne et chanter à mon tour les vertus et les hauts faits du régisseur, car mon confrère n'en a pas encore assez dit quand il a exposé la journée surchargée du régisseur dès que le film est entré dans la période d'exécution.

Lorsque, dès le petit matin, il a vérifié au studio si tout est prêt, décors, accessoires, costumes, figurants, il prend les ordres du metteur en scène pour le lendemain. Et, laissant le second régisseur à la disposition du metteur en scène, le voici qui part à la recherche du matériel nécessaire. Il lui faut parfois trouver des choses impossibles, par exemple, des meubles d'un type tout à fait spécial, des ustensiles inusités; il les trouve. Pour obtenir la permission d'utiliser une certaine maison, la seule qui convienne au scénario, il lui faudra user d'une diplomatie auprès de laquelle celle de M. de Talleyrand n'était qu'une bien pâle petite bière. Il lui faut quelquefois se rendre chez les vedettes afin de les prévenir en cas de changement de l'heure et du lieu où elles devront se rendre pour jouer. Quand il a fait tout cela, avec des lieues dans les jambes, et

qu'il a mis ses comptes en ordre, s'il lui reste encore quelques heures avant la reprise du travail, il peut aller dormir.

Ce n'est pas tout, il sert de tampon entre le metteur en scène et les artistes, et, si tout ne va pas au mieux, de quelque côté qu'il se trouve, c'est lui qui « prend », comme on dit. Evidemment, ce n'est pas lui qui a imaginé le scénario du film; ce n'est pas lui qui l'a joué — ou, le plus souvent, il n'y a joué qu'un petit rôle — ce n'est pas lui qui l'a mis en scène, mais s'il n'avait pas été là, toutes ces beautés seraient restées dans les limbes. Pas de régisseur, pas de film.

C'est qu'un bon régisseur doit être un gailard dans le genre de Passe-Partout, actif, intelligent, plein d'initiative — mais pas trop n'en faut! car il doit aussi ne pas manquer de tact. Si le metteur en scène fait une gaffe, il n'a personne autre que lui-même pour la lui reprocher, mais si c'est le régisseur qui se met le doigt dans l'œil, ah! il entend un joli concert à plusieurs voix! Il est vrai qu'il est bientôt bon cheval de trompette et qu'il encaisse comme Dempsey.

Le nom du régisseur n'est pas sur le film, et pourtant, combien de fois ne mériterait-il pas pour ses hauts faits, pour son endurance, pour son courage, d'être porté à l'ordre du

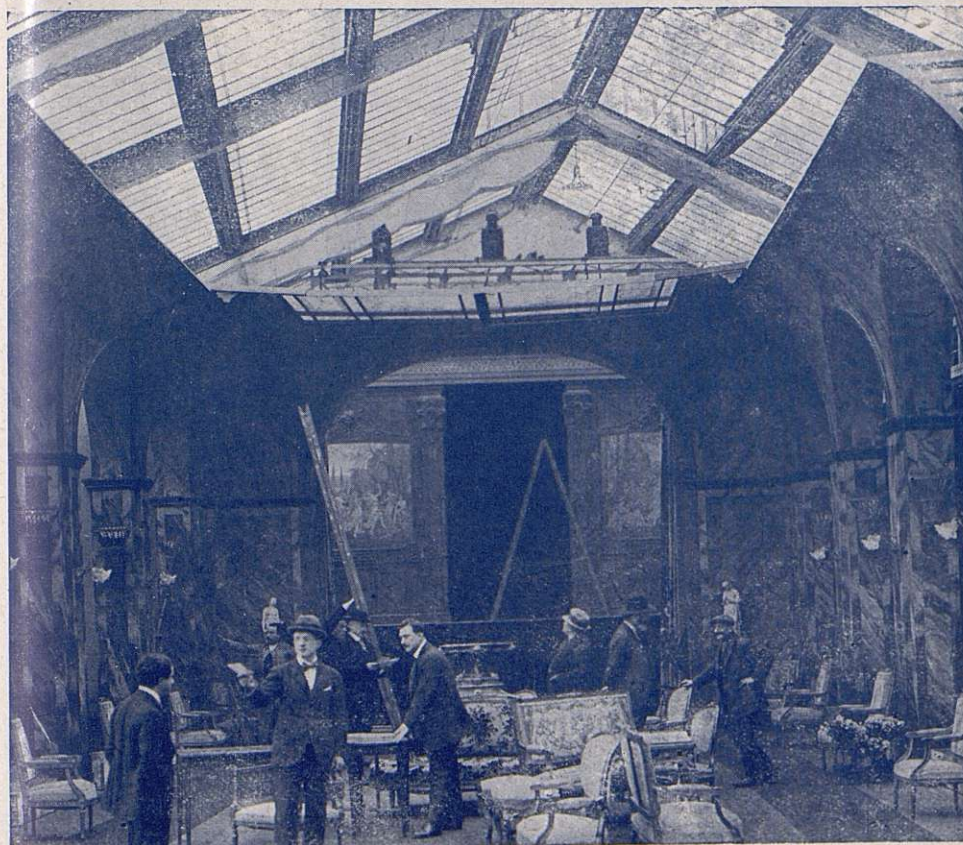
jour, s'il y avait un ordre du jour du cinéma.

Tenez, je me souviens que, tournant un jour à quelque dix kilomètres de Cannes, l'indisposition d'un artiste, survenue en fin de journée, me contraignit à modifier précipitamment mon travail pour le lendemain. Quand on tourne, l'important est de ne pas perdre de temps, chaque demi-journée mal employée se traduisant par de gros frais qui, répétés, grèvent la bande et finissent par transformer la bonne affaire espérée en une très mauvaise affaire. Or, mon scénario portait que j'avais à faire sauter une vieille maison en ruines, déjà repérée au moment de la recherche des coins. Ce tableau s'exécutait sans le concours de l'artiste malade; ce que j'avais de mieux à faire était donc de m'en acquitter sans retard.

Il était six heures du soir et il fallait se hâter si l'on voulait employer utilement la matinée du lendemain. Je laissai donc Mélique, le régisseur, sur place, en lui recommandant la plus grande diligence. Ça allait être dur, il fallait faire un effort. C'était un petit homme sec, fort comme un géant, remuant comme le vif argent, avec une tête de polichi-

nelle qui semblait taillée dans le bois à coups de serpe. Sans s'émouvoir, il me promit de faire l'impossible pour obtenir le résultat désiré. Il s'émouvait même si peu que, lorsque je partis dans l'auto avec mes artistes pour rentrer à Cannes, je me sentais assez inquiet. Il n'y avait aucun moyen de communication direct entre Cannes et le village où mon régisseur était resté, et vers neuf heures et demie, ne voyant rien venir, je commençais à désespérer, lorsque je le vis arriver, calme et solennel, sur la plus invraisemblable bécane, une bicyclette du temps de Noé qu'il s'était procurée, je ne sais comment, pour « ne pas s'envoyer les dix kilomètres à griffes ». Quoique l'heure ne fût guère favorable à ses démarches, il avait pu rejoindre le maire de la localité, trouver le carrier qui ferait sauter la masure et se procurer toutes autorisations, toutes facilités pour le travail du lendemain. La maison sauta dans les meilleures conditions peu après notre lever et ma matinée fut sauvée.

Une autre fois, pendant l'exécution d'un film en épisodes, dans le Dauphiné, j'avais à faire établir, sur une petite rivière, un pon-



Le Metteur en Scène de l'Empereur des Pauvres René LEPRINCE, entouré de ses régisseurs.

ceau en bois qui devait être incendié par un malfaiteur en fuite et s'écrouler au cours de l'incendie. Mon régisseur était un de ces types nés « bricoleurs » qui font « tout ce qu'ils veulent de leurs mains ». Je lui demandai de me construire ce pont, mais il fallait donner l'impression d'un véritable pont ! En trois jours, avec l'aide de quelques braves indigènes, cet homme étonnant avait accompli son petit travail d'Hercule, mais lui, il en était peut-être à son soixantième exploit !

Comme j'allais vérifier le travail, la veille du jour où je devais tourner la scène, je trouvai mon homme, dans l'eau jusqu'à la ceinture, ajustant les derniers fils de fer invisibles qui devaient, le moment venu, faire écrouler le pont dans l'eau.

Et ne l'oubliez pas : ainsi que je l'ai dit plus haut, le régisseur joue souvent un petit rôle dans le film sans que son travail ne soit arrêté pour cela. Dans un film en épisodes que j'ai tourné il y a quelques années, mes deux régisseurs remplissaient chacun un rôle de premier plan et jamais leurs fonctions d'artistes ne firent tort à leur travail de régie. Au surplus, le cinématographe est peut-être comme le journalisme qui, dit-on, mène à tout, et mes

deux hommes ont, depuis, fait leur chemin. L'un est actuellement directeur d'une maison d'exportation et l'autre est à la tête d'une fabrique où une vingtaine d'ouvriers travaillent le verre.

Un dernier mot : un bon régisseur doit avoir l'amour-propre de son rude métier. Alors, il fera des merveilles, en artiste : l'art pour l'art. Mais ne me parlez point de celui qui « ne veut pas être une poire », qui « ne s'en fait pas » et qui prétend prendre son « apéro » et manger à l'heure. Celui-là, c'est un soliveau que vous remorquez, c'est le père des catastrophes et la fin du cinématographe.

Disons, pour finir, qu'à mesure que la cinématographie prend de l'extension, le rôle du régisseur grandit en importance et que sa situation financière voudrait être améliorée. Il y a des frais qui sont des économies. De plus, on en vient de plus en plus à avoir besoin de plusieurs régisseurs chargés d'attributions diverses se partageant la besogne et qui se spécialiseront peu à peu en certaines branches d'icelle. Malheureusement, ce sera peut-être la fin des héros que je chantais tout à l'heure.

MAURICE CHALLIOT.

:- PHOTOGRAPHIES D'ETOILES :-

Édition de "CINÉMAGAZINE"

Ces photographies, du format 18x24, sont véritablement artistiques et admirables de netteté. Leur grand format les rend propres à décorer les intérieurs. Jamais édition semblable n'a été tentée ! Nos photographies laissent loin derrière elles les médiocres éditions qui étaient jusqu'ici offertes aux amateurs. Adressez les commandes à "Cinémagazine"

— Prix de l'unité : 1 fr. 50 —

(Au montant de chaque commande, ajouter 0 fr. 50 pour frais d'envoi).

LISTE DES PHOTOGRAPHIES

- | | | |
|----------------------------|-----------------------|----------------------------|
| 1. Alice Brady | 14. Margarita Fisher | 27. Norma Talmadge (buste) |
| 2. Catherine Calvert | 15. William Hart | 28. Norma Talmadge (pied) |
| 3. June Caprice (en buste) | 16. Sessue Hayakawa | 29. Constance Talmadge |
| 4. June Caprice (en pied) | 17. Henry Krauss | 30. Olive Thomas |
| 5. Dolorès Cassinelli | 18. Juliette Malherbe | 31. Fanny Ward |
| 6. Charlot (à la ville) | 19. Mathot | 32. Pearl White (en buste) |
| 7. Charlot (au studio) | 20. Tom Mix | 33. Pearl White (en pied) |
| 8. Bébé Daniels | 21. Antonio Moreno | 34. Andrée Brabant |
| 9. Priscilla Dean | 22. Mary Miles | 35. Irène Vernon Castle |
| 10. Régine Dumien | 23. Alla Nazimova | 36. Huguette Duflos |
| 11. Douglas Fairbanks | 24. Wallace Reid | 37. Lillian Gish |
| 12. William Farnum | 25. Ruth Rolland | 38. Gaby Deslys |
| 13. Fatty | 26. William Russell | |

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

- | | | |
|--|-------------------------------------|-----------------------|
| 39. Suzanne Grandais | 44. Mary Pickford | 50. Maë Murray |
| 40. Aimé Simon-Girard
(D'Artagnan des «Trois
Mousquetaires») | 45. France Dhélia | 51. Sandra Milowanoff |
| 41. Musidora | 46. Emmy Lynn | 52. Thomas Meighan |
| 42. René Navarre | 47. Jean Toulout | 53. Gabrielle Robinne |
| 43. André Nox | 48. Mathot, dans « l'Ami
Fritz » | 54. Gina Rely |
| | 49. Jeanne Desclos | 55. Jackie Coogan |

Le tirage des photos demande beaucoup de temps, aussi les commandes ne peuvent être servies que dans l'ordre de leur réception.

LES TROIS MOUSQUETAIRES

d'après l'œuvre d'Alexandre DUMAS (père) et Auguste MAQUET

PATHÉ-CONSORTIUM, Éditeur



Cliché Pathé.

CHAPITRE SEPTIEME

Le Pavillon d'Estrées

Furieux d'avoir été joué par la Reine, qui grâce au dévouement de sa lingère a pu paraître au bal des échevins de la ville avec les superbes ferrets de diamants, le Cardinal jure de se venger en s'en prenant à d'Artagnan. Par Rochefort et le père Bonacieux il apprend le rendez-vous qui doit avoir lieu dans le pavillon d'Estrées entre le jeune Gascon et Mme Bonacieux. Il fait enlever cette dernière et d'Artagnan ne la trouvant pas se croit délaissé. Il fait alors une cour pressante à Milady de Winter qu'un concours de circonstances a placée sur sa route. Elle semble répondre à son amour, mais un accident découvre au jeune homme l'épaule de Milady sur laquelle il lit son passé.

Comme il tirait son peignoir, la batiste se déchira en laissant à nu les épaules, et, sur l'une de ces belles épaules rondes et

blanches, d'Artagnan, avec un saisissement inexprimable, reconnut la fleur de lys, cette marque indélébile qu'imprime la main infamante du bourreau.

— Grand Dieu ! s'écria d'Artagnan en lâchant le peignoir.

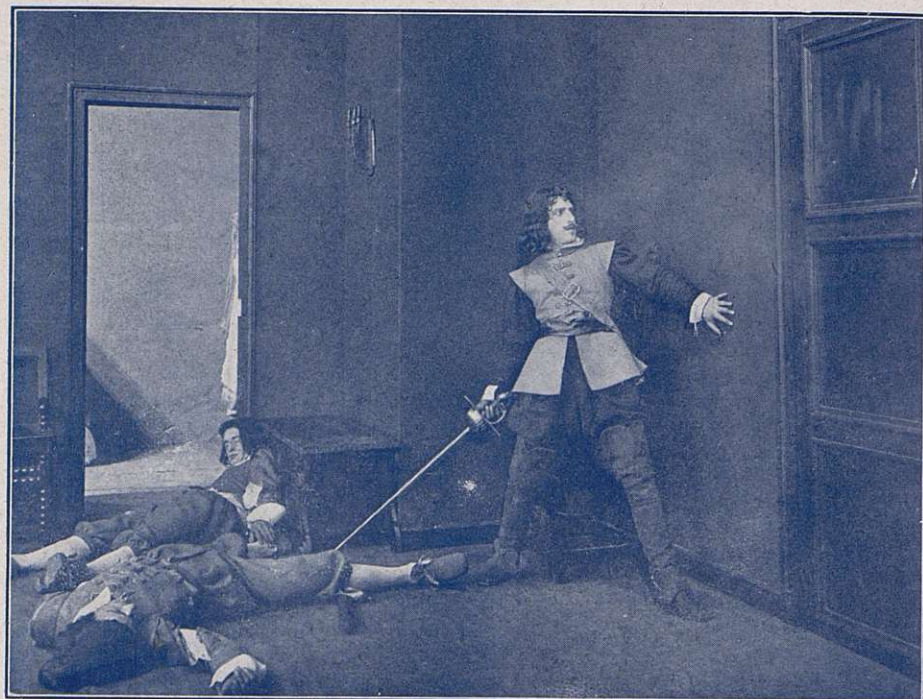
Et il demeura muet, immobile et glacé.

Mais Milady se sentait dénoncée par l'effroi même du jeune homme. Sans doute, il avait tout vu : le jeune homme maintenant savait son secret, secret terrible que tout le monde ignorait, excepté lui.

Furieuse, elle tente de l'assassiner, mais grâce à l'intervention d'une soubrette, il peut s'échapper déguisé en femme.

D'une traite, il court chez Athos et lui conte son aventure, sans fournir d'explications à Planchet ébahi de l'accoutrement de son maître. Athos, au récit que lui fait son ami, comprend que Milady et sa femme ne font qu'une seule personne.

— Eh bien ? dit Athos en refermant la porte.



Cliche Pathé.

— Eh bien ! répond d'Artagnan en se courbant vers l'oreille du mousquetaire et en baissant la voix, Milady est marquée d'une fleur de lys à l'épaule.

— Ah ! fait Athos, comme s'il avait reçu une balle dans le cœur.

— Voyons, dit d'Artagnan, êtes-vous sûr que l'autre soit morte ?

— L'autre ? dit Athos d'une voix si sourde, qu'à peine si d'Artagnan l'entend, et il pousse un gémissement en se prenant la tête dans les mains. Oui, dit le chevalier,

c'est une femme de 24 à 28 ans, blonde, des yeux bleus et très clairs, des sourcils noirs, grande. La fleur de lys est petite, rousse de couleur. Oh ! c'est bien elle, mon ami !!!

Ce fut la première fois que d'Artagnan vit son ami Athos si abattu.

Quelques jours après, d'Artagnan retrouve Mme Bonacieux délivrée par Planchet.

Les quatre amis partent alors pour La Rochelle avec l'armée du Roy...

(A suivre).

CINÉMAGAZINE

EN VOLUMES TRIMESTRIELS

Nous mettons en vente les trois premiers trimestres (n°s 1 à 36 inclus) de "Cinémagazine" en volumes reliés (pleine toile rouge, impression bleue et blanche), qui sont dignes d'orner toutes les bibliothèques.

Chaque volume, franco 15 fr.
Pour nos lecteurs, qui désirent faire relier eux-mêmes leurs collections, nous vendons, à part, les couvertures-empoîtages de chaque trimestre au prix de 2 fr. 50, franco 3 francs.

Nous tenons, en outre, à la disposition de nos lecteurs et abonnés les titres et tables des 1^{er}, 2^e et 3^e trimestres de "Cinémagazine", au prix de 0 fr. 50 pour chaque trimestre.

Échos d'Amérique

— Un hydroaéroplane vient de faire une agréable surprise à ses onze passagers. A l'intérieur de la cabine, on installa un petit écran et pendant que l'avion traversait les nuages à l'allure de 150 kilomètres à l'heure... vous devinez le reste ?... non ? eh bien ! l'on projeta tout simplement un film que la Compagnie Rothacker de Chicago avait gracieusement prêté. Les passagers se déclarèrent enchantés... et l'on promit de recommencer ! Quand verrons-nous donc l'avion qui fait le trajet du Bourget à Croydon (Angleterre) emporter avec lui un Pathé-Kok qui ferait la joie des invités, pardon ! des passagers ???? Les Français aiment le modernisme dit-on ; prouvons-le !

L'ORPHELINE

Ciné-Roman en 12 épisodes de
Louis FEUILLADE (Édition GAUMONT)

SEPTIÈME ÉPISODE A l'ombre du Clocher

Phrasie et sa protégée Jeannette arrivent à Saint-Laurent-des-Alpes. Quel accueil va leur faire M. Sorbier ? Phrasie a quitté son père parce qu'elle ne pouvait s'entendre avec sa marâtre.

Quand elles arrivent, le bonhomme est au désespoir : sa femme vient de l'abandonner. Le bon curé du village tient compagnie au pauvre homme et le reconforte par de bonnes paroles.

Phrasie heureuse de cet événement, est reçue à bras ouverts par son malheureux père. Pendant que le père Sorbier aide sa fille à rentrer ses bagages, Jeanne raconte son histoire au bon curé. Son discours est interrompu par l'arrivée de Pierre Méral. Le curé

présente son neveu à Jeannette. Pierre a très bien connu le Comte de Réalmont pendant la guerre. Il habite Nice. Jeannette est au comble de la joie, le bon

curé va écrire au Comte dès ce soir. Malheureusement, la lettre sera interceptée par Sakounine. A quelque temps de là, Jeanne et Pierre sont victimes d'un accident d'automobile et le danger qu'ils ont couru ensemble resserre le lien de leur amitié.

Némorin est toujours à Marseille. Il va et vient. Au hasard de ses promenades, il apprend l'adresse du Comte de Réalmont ; c'est à Nice, Villa Montalba. Némorin se rend à Nice aussitôt et apprend par les domestiques que le matin même le comte est allé à la mairie pour y reconnaître l'en-



Cliché Gaumont.

Une scène du septième épisode.

fant qu'il eut avec la comtesse Nadia, et qu'à l'heure actuelle, ils voguent vers Alger en compagnie de Sakounine. Quel est ce mystère ?

(A suivre).

Pour les Étrennes !

UN ABONNEMENT à CINÉMAGAZINE

C'est un agréable Cadeau !

Cinémagazine

LES FILMS QUE L'ON VERRA PROCHAINEMENT

Paramount

UN REPORTAGE TRAGIQUE. — Ce film d'aventures policières est des plus intéressants : mais sa valeur est décuplée par l'interprétation du principal rôle tenu par le célèbre Houdini qui est bon comédien, mais dont les prouesses ingénieuses pour reprendre sa liberté, quelles que soient les entraves, sont des plus intéressantes.

C'est dire que dans le scénario on a préparé des scènes vraiment sensationnelles nous montrant Houdini toujours vainqueur de ses gardiens quel qu'en soit le nombre. En quelques mots, voici le sujet de *Un reportage tragique*.

« Le vieux Cameron, richissime avare, vit retiré du monde. Sa nièce Mary le soigne.

Son neveu, Harvey Hanford, principal reporter au « Daily Call », est d'une habileté étonnante et fait bon marché de tous les obstacles lorsqu'il veut rendre visite à sa chère cousine, Mary.

La fortune de Cameron est âprement guettée par trois sinistres individus que leur convoitise commune a fait complices les uns des autres : Allison, directeur du « Daily Call » qui doit une grosse somme à Cameron ; le Docteur Tyson, médecin de Cameron dont il a la confiance et qui espère épouser Mary selon les conditions du testament qui la fait héritière ; et enfin, Raver, avocat-conseil de Cameron dont il a plusieurs fois imité la signature.

Toujours en quête de reportages sensationnels et n'ayant rien de bien extraordinaire à donner à ses lecteurs, Hanford imagine une fantastique histoire pour donner un peu d'attrait au journal.

Les trois complices acquiescent à cette « géniale » combinaison et chacun, en particulier, entrevoit le parti personnel qu'il va tirer de l'aventure....

Après une série de péripéties au cours desquelles Hanford (le fameux Houdini) doit lutter

contre un monde de difficultés insurmontables, on découvre qu'Allison a tué, à l'insu de Tyson, qui, lui aussi, était venu voler, se cachant de Raver lequel de son côté était venu reprendre les papiers qui le compromettaient. (Ouf !)

Pas une seule des prouesses d'audace, d'adresse et de déconcertante virtuosité physique de ce film n'est due à un truquage photographique, toutes ont, paraît-il, été vraiment exécutées par le célèbre Houdini.

DAISY MARIÉE. — Au cours de son voyage de noces avec Daisy (Marguerite Clark), Bob (Harrison Ford) rencontre un de ses anciens amis de Lycée, Dick Elliot (Rodney La Roque) à

qui il se plaît à conter, avec force détails, dans quelles circonstances romanesques il a connu sa femme et la facilité avec laquelle il a pu l'épouser. Daisy qui a tout entendu sans que son mari s'en doutât, est souverainement offensée dans sa dignité de jolie femme ; aussi décide-t-elle de donner sur-le-champ une sévère leçon à l'imprudent bavard.

Prenant sa valise, elle descend au premier arrêt ; mais après avoir erré à l'aventure en pleine forêt, elle sent son courage tomber avec la nuit. Des ombres sinistres rôdent autour d'elle et elle a peur.... Toute tremblante, elle va frapper à la porte de la seule habitation de l'endroit qui est celle du professeur Talbot (Herbert Barrington), l'éminent géologue de l'Université de Chicago.

Pour justifier sa visite nocturne et se faire héberger jusqu'au lendemain, elle invente une histoire de brigands que le vieux savant accepte comme argent comptant.

Après mille aventures romanesques et héroï-comiques, Daisy reconnaît, mais un peu tard, sa folle imprudence, et elle demande pardon à son mari qui, tout à la joie d'avoir retrouvé sa gentille petite femme, n'hésite pas à tout oublier.

Ce film spirituellement mis en scène a beaucoup plu et une grosse part du succès revient à Marguerite Clark, excellente comédienne.

W. B.



Une scène de *Daisy mariée*

FILMS ERKA

LES MORTS NOUS FROLENT... (drame de l'au-delà, par Basil King's).

DISTRIBUTION :

MM.
Wyndham Standing ... Richard Desborough.
Mahlon Hamilton ... Jim Rittenshaw.
Lawson Butt. Harvey Breck.
Alec B. Francis. Roger Galloway.

Mmes
Flora Révalles ... Daisy Rittenshaw.
Naomi Childers ... Hélène Desborough.
Billie Cotton ... Betty Desborough.
Kate Lester ... Miss de Windt.

C'est là une œuvre maîtresse qui a produit sur le public de la première présentation une impression considérable. Les problèmes les plus angoissants de la vie et de la mort s'y agitent dans une intrigue adroitement menée par des artistes de grand style. Voici le scénario détaillé qui peut aider à mieux pénétrer ce film étrange : « Trois amis : Jim Rittenshaw (banquier), Richard (Dick) Desborough (homme de loi), Harvey Breck (penseur et écrivain) se sont connus à l'Université d'Harvard où ils ont passé leur jeunesse.

Nous les voyons s'entretenir familièrement entre eux et discuter des grandes idées maîtresses de la vie.

Harvey déclare que l'Amour est le grand levier du monde, mais l'amour pris dans son sens absolu dégagé de tout autre sentiment, de toute scorie, sans traces de haine, de jalousie ou de sensualité.

Pendant cette conversation, Jim exhibe un vieux papier écrit sur les bancs du collège et ainsi conçu : « En entrant dans la vie, nous prenons l'engagement vis-à-vis de nous-mêmes : de ne jamais admettre les billes de la métaphysique. Nous affirmons qu'il n'est aucune distinction entre le corps et l'âme, et que l'homme, en mourant, meurt tout entier. Pas de Dieu, pas de loi morale, pas d'existence future ».

Cette profession de foi porte les deux signatures de Jim et de Dick.

Celui-ci veut déchirer le papier, Jim l'en empêche : « On ne déchire pas, lui dit-il, le traité que l'on a conclu avec le Destin ».

Daisy Rittenshaw nous est ensuite présentée ; elle est à la fois légère, sensuelle, volontaire, peu tendre au fond. Le sentiment qu'elle éprouve pour Dick, ami de son mari, tient beaucoup plus de la passion charnelle que de l'amour vrai. Elle fait un contraste très vif avec Hélène Desborough, douce, sentimentale, aimant son mari d'un cœur véritablement tendre et profond.

Nous faisons également connaissance de Betty, enfant précoce et curieuse du ménage Desborough et de l'oncle Rogers, révérend de l'église anglicane voisine.

Hélène converse avec le prêtre. Elle lui fait

part de ses soupçons sur la conduite de son mari et le révérend la calme difficilement.

Le lieu change, c'est maintenant le rendez-vous donné par Dick à Daisy dans une villa amie.

Dick exprime ses regrets, ses inquiétudes, ses devoirs vis-à-vis de sa femme et de son enfant. Daisy lui reproche son attitude et, comme elle est belle, Dick cède, une fois encore, et l'on sent que les amants, pour conquérir une liberté qui leur manque, vont s'enfuir ensemble.

Desborough rentre chez lui. Il trouve sa femme inquiète et douloureuse qui le reçoit tendrement. Betty lui fait également fête. Et cependant le lendemain il prépare sa valise pour la fuite. Sa femme à ce moment rentre et lui demande la raison de ces préparatifs de voyage. Dick lui donne une vague excuse, Hélène l'interrompt. Elle sait qu'il va la quitter.

Elle le supplie de renoncer à ce qui amènera la ruine du ménage. Son mari reste ferme en son obstination. Il veut vivre sa vie, comme il est dit dans la charte de destinée qu'il signa naguère à Harvard.

Hélène quitte alors la pièce, furieuse et désolée à la fois. Elle se rend chez Jim, elle lui dévoile l'inconduite de Daisy afin qu'il puisse mettre obstacle à la fuite des deux amants.

Jim Rittenshaw monte à son club, il se rencontre dans l'escalier avec Dick et le tue.

Cependant que la police arrive et qu'Harvey Breck accouru dit à Jim : « Vous avez tué votre meilleur ami », amer et ironique Jim lui répond : « Ce sont généralement les meilleurs amis qui vous trahissent. »

Ici s'arrête ce que l'on pourrait appeler l'existence terrestre de Dick Desborough. Lorsque le cadavre de Dick s'est abîmé sur les marches une Ombre aussitôt s'en est dégagée. C'est le corps astral de l'assassiné, son image fluide, transparente, impondérable mais reproduisant fidèlement les traits du mort.

Cette Ombre est restée là, étonnée de ne plus être un corps palpable, et surprise d'être invisible et traversée par les assistants qui ne la voient pas.

Harvey Breck reçoit alors de ses amis la mission de prévenir Hélène et Daisy du malheur qui leur est arrivé.

L'Ombre elle, est partie ; elle se rend au rendez-vous d'amour fixé la veille. Daisy ne l'aperçoit pas ; sa présence émeut pourtant ses sens car elle s'évanouit. A peine revenue à elle, elle voit Harvey qui lui annonce la fatale nouvelle.

Celui qui fut Dick Rittenshaw est parti chez lui. La petite Betty voit son père alors que sa mère et le révérend ne perçoivent rien.

Harvey arrive et transmet son funèbre message.

Hélène gagne sa chambre, pleurant et désolée et l'Ombre la suit sans pouvoir attirer l'attention de celle qu'elle voudrait peut-être consoler.

Nous sommes maintenant dans l'église anglicane. Un catafalque est là, renfermant le cercueil de l'assassiné. Daisy vient avec des fleurs, Hélène est déjà là qui prie et les deux rivales

sont en présence. Hélène montre un christ à Daisy : « Le seul espoir, le seul moyen de nous consoler est en Lui ! » Daisy secoue la tête négativement.

Dick est là dans son immatérialité.

Comme Hélène va se précipiter au pied de la croix, le corps astral se jette au-devant d'elle pour l'écarter. L'âme de Dick n'a pas encore évolué. Elle souffre, il y a une sorte de rage dans cet enchaînement à la terre qu'elle subit ; pour elle le ciel est vide. Elle n'a pas encore trouvé le chemin de la Lumière pure et totale, à laquelle elle ne croit pas.

Hélène n'a pas vu le fantôme mais son ambiance a quand même influé sur elle



et l'a forcée à obéir.

Au moment où Daisy Rittenshaw sortait de la chapelle, Hervey l'a rejointe et l'a entraînée dans un coin de l'église : « Jim, dit-il, est en prison, il va passer en jugement et vous pouvez le sauver en vous accusant, c'est-à-dire en livrant le motif vrai qui lui a dicté le meurtre. »

Obéissant à son égoïsme mondain, Daisy nie qu'il y ait jamais eu quelque chose entre elle et son amant.

Vingt-quatre heures plus tard, dans le même décor de l'église, erre l'Ombre en peine, et cette fois le révérend l'aperçoit. Il lui parle, il lui dit : « Je comprends votre déchirement de ne pouvoir quitter cette terre où vous enchaînez vos erreurs passées. La Lumière existe cependant et la Paix reviendra en vous, si vous vous repentez et si vous pouvez ressentir un Amour pur qui sera pour vous la Rédemption. Votre premier geste doit être de chercher à supprimer la conséquence de vos fautes ! »

Après avoir tenté de se dérober, l'Ombre est convaincue.

Nous voyons maintenant Daisy chez elle. Le fantôme est auprès d'elle, il lui suggère d'aller au tribunal proclamer la vérité et Daisy inspirée par l'âme errante comprend que Dick a payé sa

faute, que Jim paye son crime et qu'elle doit, elle aussi, payer ses erreurs.

Le Tribunal : l'avocat de Rittenshaw s'en remet simplement à la décision de la justice. L'Ombre est là, aux côtés de l'accusé.

Nous voyons alors Daisy rentrer dans le prétoire, demander à déposer, bien qu'elle ne fût pas citée et s'accuser de ce qu'elle a fait. Jim proteste contre ce sacrifice mais l'Ombre, en son ambiance persuasive, suggère à Rittenshaw de consentir à l'acte de repentir de sa femme et de pardonner à Daisy qui montre qu'elle s'est créée l'âme qu'elle devait avoir.

Nous sommes maintenant dans les salons du Club. Jim, acquitté par la justice,

est tenu à l'écart par ses pairs. Harvey cherche à le consoler : il doit pardonner et recommencer sa vie.

(Cliché Erka.)

Une scène des *Morts nous frôlent*.

coût. L'Ombre lui dit de pardonner à la coupable et de lui pardonner à elle-même, ce qui lui permettra de gagner la Lumière éternelle à laquelle elle aspire.

« Votre pardon à vous, Dick, lui répond Jim, me permettra de continuer à vivre ! »

Et les deux amis se réconcilient à la condition que l'amour ressuscitera entre Rittenshaw et Daisy.

Chez Hélène, Hervey Breck vient annoncer au pasteur que Jim et Daisy sont réconciliés.

L'Ombre apparaît à Hélène qui cette fois la voit et lui parle.

Dick livre son désespoir d'être « enchaîné à la terre » et de ne pouvoir gagner les régions supérieures dont il connaît maintenant l'existence. Pour son Rachat, pour sa Rédemption, il faut un immense acte d'amour, il faut le pardon sans réserve d'Hélène, il faut que leurs deux âmes communiquent dans un amour pur et dégagé de toutes attaches terrestres.

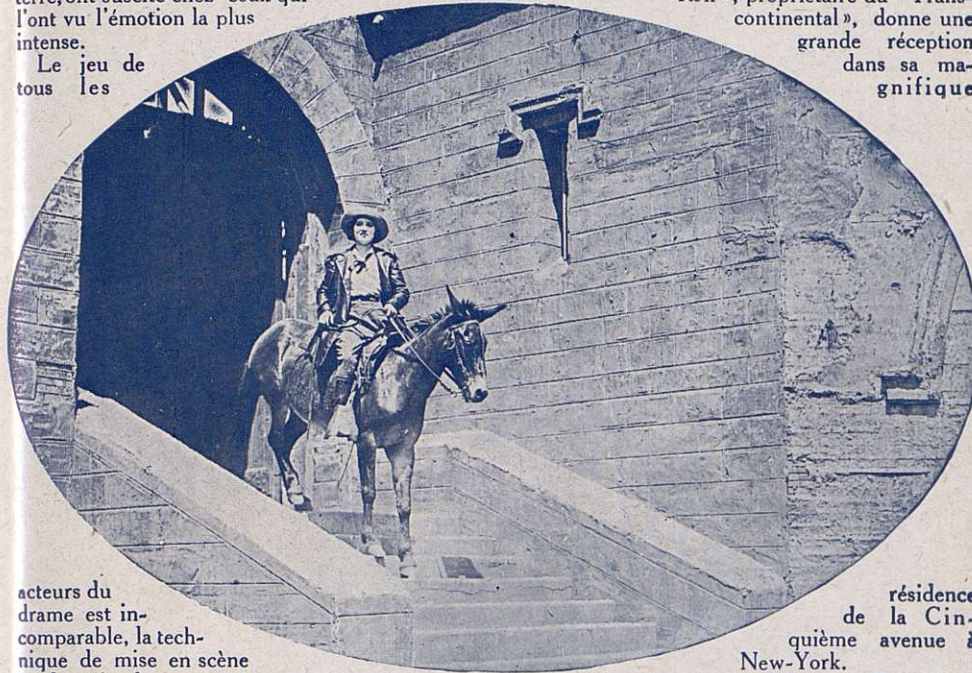
Hélène alors, dans un sursaut de tout son être, de tout son cœur et de toute son âme éprise,

pardonne et ouvre ainsi les Portes de Lumière à l'Ombre que nous voyons maintenant monter et disparaître à l'horizon vers les séjours de l'Eternelle Vérité ! »

Les Morts nous frôlent, sous le titre d'*Earth-bound*, ont remporté à juste titre un immense succès aux Etats-Unis.

La nouveauté du film, les hautes questions de morale qu'il traite, les satisfactions qu'il donne aux secrètes aspirations de tous les êtres sur la terre, ont suscité chez ceux qui l'ont vu l'émotion la plus intense.

Le jeu de tous les



acteurs du drame est incomparable, la technique de mise en scène et de prise de vues a été poussée jusqu'à la plus extrême limite de la minutie. Un simple détail le prouve : plus de 60.000 mètres de pellicule ont été dépensés pour arriver à faire des *Morts nous frôlent* une œuvre parfaite.

Cinématographes HARRY

LE DICTATEUR, grande scène d'aventures dramatiques.

La présentation du *Dictateur* fut un très vif succès pour la marque Harry qui nous donne, de plus en plus, de jolis programmes, judicieusement composés et sélectionnés.

L'intrigue est attachante et l'intérêt ne faiblit pas une seconde. D'ailleurs, on en jugera par le scénario :

« A travers les immenses et arides plaines du Yucatan, sur la frontière des Etats-Unis, une mission scientifique cherche l'emplacement le plus favorable, pour le passage de la future voie ferrée transcontinentale, qui doit relier l'Amérique du Nord et celle du Sud.

L'ingénieur William Perry et son inséparable compagnon d'aventures George Lindsay, avancent péniblement dans cette contrée désertique.

Quatre années se sont écoulées. Le « Transcontinental » relie maintenant la ville de Durango, capitale de la République du Yucatan, avec les Etats-Unis.

Pour fêter l'achèvement de ce premier tronçon de la grande voie ferrée Inter-America, le milliardaire James Paterson, surnommé le « Roi du Rail », propriétaire du « Transcontinental », donne une grande réception dans sa magnifique

résidence de la Cinquième avenue à New-York.

L'intègre Don Luiz Alvarez, Président de la République du Yucatan,

et sa femme Dona Manuela, sont venus, tout spécialement, dans la grande métropole américaine, pour assister à cette grandiose manifestation de pénétration civilisatrice dans le Centre et le Sud-Amérique.

Parmi les invités, se trouvent les deux promoteurs du tracé de la voie ferrée, les ingénieurs William Perry et George Lindsay, en grande conversation avec Miss Paterson, fille du milliardaire propriétaire du « Transcontinental ». A proximité de ce petit groupe, Teddy et Margaret Paterson, frère et sœur de Maud, discutent amicalement avec Reginald King, ami d'enfance et prétendant à la main de Maud, sur l'étrange vie, de troubles et de « pronunciamientos » des indigènes des Républiques centrales et sud-américaines.

M. Paterson profite du séjour du président Alvarez à New-York, pour obtenir la concession des mines d'argent de « La Concordia » au Yucatan, et en confier l'exploitation à William Perry, qui prend comme second son inséparable

Le Dictateur

(Cliché Harry.)

ami Lindsay, et comme ingénieur-adjoint, le propre fils du milliardaire, Teddy Paterson.

Pendant son séjour à New-York, William s'est fortement épris de Miss Maud Paterson, qui n'éprouve pour lui qu'une affection sincère, le cœur de la jeune milliardaire se sentant plutôt attiré vers son ami d'enfance Reginal King, dont les manières distinguées exercent une plus grande attraction sur elle.

Lors de la grande Guerre, William fit la connaissance d'un officier anglais, le capitaine Henry Stuart, et lui sauva la vie. Cet ex-capitaine, maintenant officier d'ordonnance du Président Alvarez, est profondément dévoué à Dona Manuela, femme du Président, qu'il aime en secret, et l'accompagne dans tous ses déplacements. Stuart ayant renoué connaissance avec l'ingénieur Perry, lui fait part du bonheur qu'il éprouve de le voir retourner au Yucatan, comme directeur des mines de « La Concordia », et se met à son entière disposition pour aplanir toute difficulté qu'il pourrait rencontrer dans l'accomplissement de sa mission.

Quelques mois se sont écoulés, William Perry, George Lindsay et Teddy Paterson sont installés dans une vieille hacienda, véritable forteresse voisine de « La Concordia », qui a été transformée en quartier général de la mine.

Pour exploiter les mines d'argent de sa concession, le millionnaire Paterson paie une redevance de trois millions de dollars au Trésor du Yucatan et 10 0/0 des bénéfices au Président Alvarez.

A Durango, capitale de la République de Yucatan, voisine des mines de « La Concordia », dont l'air calme et paisible dément l'orage révolutionnaire qui gronde constamment dans ses murs, le général Jimenez, commandant des armées de la République et chef du parti de l'opposition, mène une violente campagne contre le Président Alvarez, qu'il veut remplacer comme chef du gouvernement.

Profitant de ce que le Président a exempté deux mille hommes du service militaire pour servir aux mines de « La Concordia », le général foment une révolution, afin de pouvoir s'accaparer de la concession accordée à James Paterson, sous prétexte que cette convention n'a pas été ratifiée par le Sénat.

Pendant ce temps, James Paterson, ses deux filles et l'inséparable King, prétendant à la main de Maud, arrivent à la « Concordia », pour y séjourner quelque temps, avant d'aller visiter le Brésil.

Prévoyant l'ouverture des hostilités par le général Jimenez, William prépare ses hommes à défendre la concession. A l'occasion de la revue présidentielle, toutes les troupes fidèles au général Jimenez sont mobilisées et la révolution se déclenche. Le Président Alvarez et sa femme, prisonniers du nouveau dictateur, sont emprisonnés.

Après de nombreux événements, William Perry et ses compagnons, à la tête des mineurs de « La Concordia », délivrent le Président

Alvarez et sa femme. Le général Jimenez disparaît, et la foule en délire acclame à nouveau celui qu'elle voulait destituer. »

PATHÉ-CONSORTIUM

PERVENCHE. (Comédie en cinq parties). — *L'Enfant du Carnaval* de M. Mosjoukine, nous avait déjà présenté une enfant trouvée, un prince et un intendant parfaits.

Pervenche nous offre une orpheline, un fétard et un valet de chambre du meilleur style.

Il y a donc similitude entre ces deux films; en outre il y a des longueurs dans l'un comme dans l'autre; mais ici comme là, il y a prétexte à des scènes charmantes (malgré que celles-ci gagneraient à être écourtées).

M. Machin est un metteur en scène, qui a une science profonde du cinéma et surtout de la prise de vues. C'est un photographe merveilleux qui a inondé de lumière cette jolie chose qui a nom : *Pervenche*.

L'enfant qui s'appelle Suzy Love, n'est pas très jolie mais elle joue gentiment et a des expressions vraies.

Mlles Maud Richard, Maud Rebell et MM. Monfils et Charpentier sont d'excellents artistes que l'on a plaisir à voir encadrer *Pervenche*. Mais il y a une autre artiste, dans ce film, et qui occupe une place de premier plan. J'ai cherché en vain son nom sur la notice. Je l'appellerai Mlle Souris Blanche — il paraît que c'est un rat.

Elle est gourmande à souhait et joue en compagnie d'un gros chat noir avec une malice et surtout un sang-froid auxquels ne nous a pas habitués ce genre d'animal rongeur.

Tout compte fait, *Pervenche* est un bon film pour les fêtes du jour de l'An. Il plaira aux petits et n'ennuiera pas les grands.

:: VITAGRAPH ::

EN DERNIERE HEURE. — J'ai fait longtemps du journalisme et longtemps du reportage — et je dois connaître à fond ce métier. Mis en présence de Miss Helen Stevens je me ferai cependant un devoir de lui rendre mon épée (ou ma plume) et de m'incliner devant sa façon de débrouiller l'enchevêtrement fantastique d'un crime. Ah! quel dommage que Miss Helen Stevens ne puisse pas venir au secours de Landru, comme elle vole à celui de son confrère Pawson, accusé d'assassinat!

N'empêche: ce film policier et journalistique si j'ose dire, nous ouvre de curieux horizons sur la cuisine policière et journalistique en Amérique.

A cause de cela, il est à voir, d'autant plus qu'il est loin d'être ennuyeux, qu'il a des côtés fort originaux et qu'il est interprété de façon supérieure par des artistes qui semblent en réalité? « vivre leur rôle ».



Une entrevue entre Dearest (Mary Pickford) et l'oncle de Dorincourt.

Le dernier film de Mary Pickford

LITTLE LORD FAUNTLEROY

De notre correspondant spécial à New-York

Au point de vue réclame, c'est le triomphe de notre Mary internationale. Au point de vue film, on peut discuter.

Voyons d'abord la préparation, le soutien aussi, car la presse est encore plus remplie de comptes rendus après la première qu'avant. L'union fait la force, dit-on, surtout lorsque la force se joint à l'union: c'est ce qu'ont comorés les grands premiers rôles américains, d'où la formation des « Big Four ». Et ce n'est pas un vain mot: ils existent, chacun le sait et leur existence se révèle dans les moindres détails, comme celui de cette réclame autour des films qu'en même temps ils donnent ici. Donc, la moitié d'une page de journal est louée, et, étagés du haut en bas, se succèdent et se font opposition: *The Three Musketeers*, *Little lord Fauntleroy*, *Way down East*, *The Idle Class*, réunissant les quatre grands noms de Doug, Pickford, Griffith et Charlie.

Mary Pickford se présente au public, les mains dans les poches, en culottes courtes, bien entendu, de velours noir, comme tout petit lord qui se respecte, boxe et souffre d'un œil au beurre noir. Elle donne aussi l'une des meilleures exhibitions de dédoublement qu'un spirite puisse demander, car elle est sur l'écran sa propre mère, se donne des conseils en sa propre présence, pleure comme mère quand on lui coupe les cheveux comme fils et l'illusion est vraiment bonne. Evidemment, l'on sent parfois qu'un double a été employé, mais les fautes grossières habituelles de ce genre de trompe-l'œil sont en somme absentes, comme le livre ou la feuille de papier que deux prota-

gonistes se passent, et qui voltigent dans l'air séparés en deux pour un instant, se recollant trop tard pour l'œil du spectateur.



Mary Pickford, dans le rôle de la mère, pleure sur la séparation de son enfant.

La couleur locale ou reconstitution historique n'est pas mauvaise. Les rues de New-York d'autrefois ont été admises assez bien représentées par des critiques réputés diffusiés. Le château d'Angleterre semblerait correct, avec une certaine magnificence même, et du goût dans l'aménagement intérieur. Que



vaut Mary elle-même? Elle a deux rôles : la mère, le fils. Il semble que le premier, plus facile, moins important, n'est guère sujet à la critique : Mary Pickford connaît son métier. Quant au second, rôle difficile, comme le savent tous ceux qui ont lu le roman de Frances Hodgson Purnett, classique aux Etats-Unis, et d'où est tiré le film, elle s'en tire à merveille si l'on oublie qu'elle y est un jeune garçon. En effet, Mary étant Mary, ne pouvait manquer de rendre parfaitement les moindres intentions d'un rôle même difficile, seulement elle manque un peu

de vivacité, et surtout elle ne paraît guère « masculine » que pendant quelques instants ; le reste du temps, sa lèvre supérieure dépassant légèrement, elle était à nouveau la fillette que chacun connaît.

La première fut un triomphe : le ban et l'arrière-ban des célébrités du cinéma présentes

à New-York étaient là : les Talnadge, George Walsh, Jack Pickford avec sa sœur et le mari de celle-ci... Des policemen à cheval accompagnèrent les deux glorieux époux jusqu'à la porte du théâtre. Acclamations, ruée de la foule, chapeaux jetés à terre, enthousiasme, discours de Doug et de sa femme... En un mot, bon film avec quelques défauts, surtout dans le reste de la troupe (la moustache du Père Noble est du dernier grotesque), soutenu, et c'est là un de ses principaux mérites, par une réclame de premier ordre.

DOMINIQUE AUDOLLENT

Lisez et faites lire

CINÉMAZINE

Abonnez-vous à

CINÉMAZINE



Le sang des Finoël

GINA RELLY gardera un joli souvenir des bois de la Vannade où se situe l'action du *Sang des Finoël*.

Les bûcherons ont surnommé l'exquise artiste La fée des bois, Henri Bosc, qui triomphe en ce moment dans le 7 de trèfle ; Gilbert Dalieu l'inoubliable Caderousse de *Monte-Cristo* sont, avec Georges Gauthier, les principaux interprètes du film d'André Theuriot dont George Monca et Mme Rose Pansini terminent la mise en scène au studio de Saint-Laurent-du-Var.

Programmation !

QUE dites-vous de ce gentil petit mot que certaine maison d'édition voudrait nous faire prendre pour du français. Nous avions, il est vrai, le verbe *programmer* qui, déjà, faisait partie du jargon cinématographique, mais *programmation* est un peu trop dur et les écrivains n'en voudront pas.

Mary Pickford et les animaux

C'est une véritable passion qu'éprouve Mary Pickford pour les animaux. Douglas Fairbanks qui ne veut en rien contrarier les volontés de sa femme, se fait un plaisir d'acquiescer, lorsqu'elle lui propose d'admettre dans la maison un nouveau pensionnaire. Le premier soin de Mary Pickford, est de trouver un nom pittoresque à l'animal qu'elle vient d'acheter. Douglas se réserve le droit de critiquer ce nom et Mary se range en général à l'avis de son époux. La plupart des chiens, chats ou oiseaux de Mary Pickford ont figuré dans les films où elle a tourné. En 1920, lorsque la grande vedette interpréta *La Duchesse du Sud* elle fut filmée dans une scène entourée de soixante-dix chats !

De l'atelier au Studio

ON prête à un de nos metteurs en scène les plus audacieux, l'intention de rechercher des interprètes dans le monde des modèles de peintres et de sculpteurs. L'idée n'est pas aussi paradoxale qu'elle le paraît au premier abord. Il est certain que beaucoup de modèles possèdent la science du geste et peuvent faire des artistes de cinéma, au bout de très peu de temps. Mais... peut-être le metteur en scène en question, ignore-t-il que les peintres et sculpteurs français, éprouvent à l'heure actuelle de sérieuses difficultés pour trouver des modèles ? Depuis la guerre, nombreuses sont celles qui ont déserté les ateliers. Il est donc à présumer que ce mode de recrutement de vedettes, ne rendra pas les résultats espérés. Rappelons qu'Olive Thomas, (morte à Paris, en 1920), femme de Jack Pickford, avait débuté dans la vie à New-York, comme modèle de dessinateurs américains connus, tels que Haskell Coffin, Harrison Fisher.

Informations

DEPUIS lundi dernier, le siège social de la Chambre syndicale française de la cinématographie est transféré au Palais de la Mutualité, 325, rue Saint-Martin, téléphone : Archives 56-15.

Le public aspire à la spécialisation des salles

Les grands quotidiens parisiens viennent tous au cinéma, chacun veut avoir son vendredi cinématographique. Au Journal, notre ami Jean Chataigner dirige excellemment la rubrique ; le Petit Journal a confié la sienne à notre fidèle collaborateur René Jeanne ; dans Le Matin, c'est Jean Gallois, de qui nous reproduisons l'article ci-dessous, consacré à un sujet qui nous est cher. La spécialisation des salles vient de faire ses preuves avec L'Atlantide et le Kid, la voie est ouverte. Il est bien évident que cette spécialisation ne peut se tenter que dans les très grandes villes et surtout à Paris :

« Le cinéma semble, depuis peu, vouloir, par une heureuse métamorphose, adopter une formule nouvelle de présentation au public.

« Nous entendons ici parler de la spécialisation des salles par genre et par exclusivité. C'est là un pas qui, pour n'être point définitif n'en causera pas moins une vive satisfaction aux fervents de l'écran.

« Le public, jusqu'ici, s'est trouvé, par un mode fâcheux d'exploitation et de répartition de films, astreint à voir projeter simultanément dans tous les quartiers de la même ville, les mêmes drames, la même comédie, sans qu'il lui fût possible de choisir entre tous un établissement qui lui offrirait un programme plus conforme à ses aspirations, à son niveau d'éclectisme.

« Cette alimentation rituelle du cerveau des spectateurs est certainement une des causes qui auront en France retardé l'épanouissement de cet art plus magnifique en ce qu'il promet qu'en ce qu'il donna.

« D'aucuns, surtout nombreux parmi l'élite intellectuelle et les artistes, ont jusqu'ici boudé contre ce merveilleux moyen d'expression, parce qu'ils considéraient comme une aberration fastidieuse cette vulgarisation, réglée en série.

« C'est en cela surtout qu'il fut considéré comme un spectacle démocratique, ses détracteurs ayant déformé cet adjectif.

« Cependant, pas plus que son aîné le théâtre façonné par les siècles, le cinéma ne peut être synthétiquement démocratique ou autocratique, il est seulement l'exacte matérialisation d'un rêve, d'une vision d'artiste qui produit pour lui-même, à son corps défendant, une œuvre goûtée par telle ou telle clientèle.

« Comme au théâtre, ces œuvres devront s'épanouir dans un cadre et devant un public de thuriféraires appropriés ; comme le théâtre, il formera des écoles nettement distinctes, parfois rivales, qui stimuleront l'enthousiasme des prosélytes.

« Nos artistes se trouveront alors devant un champ de production illimité, fertile, apte à recevoir toutes les semences du génie, qui ne sauraient germer en vain, parmi tous ceux qui ont aspiré à cette nécessaire élévation du cinématographe.

« Des pas ont été faits, disons-nous, qui ont été couronnés de succès, malheureusement et comme toujours, il nous faut constater que cette formule, qui depuis longtemps est appliquée dans certains pays étrangers, tarde chez nous à se généraliser.

« Et cependant, le public est là, y aspirant pour son propre agrément, prêt à rendre l'hommage de son unanime adhésion à cette invention formidable, essentiellement française, qui semble trop lourde pour les mains débiles de ses pairs. »

« JEAN GALLOIS. »

COURRIER DES "AMIS DU CINÉMA"

Cette rubrique est exclusivement réservée à nos Abonnés et aux "Amis du Cinéma"

Tu sens la banane. — Votre esprit doit vous permettre de rivaliser avec les titriers de certaines maisons d'éditions!... Pourquoi m'envoyez-vous plusieurs lettres sous différents pseudonymes? C'est peine inutile, car je reconnais bien votre écriture, Mademoiselle Manouche! 1° Nous avons dit tout ce que nous savions sur Wallace Reid dans le N° 35; 2° sur Fernand Hermann dans le N° 35; 3° pour une fidèle lectrice, il me semble que vous lisez Cinémagazine d'une façon bien distraite!

Blanche K... — Je ne connais pas du tout cette jeune actrice; puis-je vous me dites qu'elle a tourné chez Gaumont, peut-être cette maison pourrait-elle mieux vous renseigner que moi; adresse: 53, rue de la Villette, Paris (19°).

Petite No Name. — J'ai particulièrement savouré le premier paragraphe de votre charmante lettre... 1° Claude France, 15, rue des Belles-Feuilles, Paris (16°); je ne connais pas personnellement cette artiste et je ne puis vous donner les renseignements demandés; 2° quant à l'âge, signalement physique et moral du nommé Iris (comme vous dites si bien!) ça, Mademoiselle, c'est de la curiosité ou je ne m'y connais pas; 3° pourquoi m'appellez-vous de ce diminutif? soyons sérieux, s. v. p.

Olga. — 1° Jaque-Catelain vous enverra certainement sa photo si vous vous recommandez de Cinémagazine; adresse: 45, avenue de la Motte-Picquet, Paris; 2° nous avons donné la liste des films de cet artiste dans l'article que nous lui avons consacré dans le N° 41.

Symphonie en blond majeur. — 1° Vous reverrez prochainement Yvonne Desvigne dans *Les Trois Lys* (édition Gaumont); 2° *Le Cirque de la Mort* était une production italienne; 3° Francesca Bertini, Villa Elena, via A. Guattari, Rome (Italie).

Gérolde, Montpellier. — Mme Péliasse (Mme Toronthal) dans *Mathias Sandorf*.

Nomwood. — Je ne puis vous renseigner sur ce point.

William Fox. — Si vous êtes réellement ce Monsieur, vous devez vous dire que parfois l'on a besoin d'un plus petit que soi! 1° Katherine Mac Donald est née dans l'Etat de Pensylvanie à Pittsburgh; ce fut au Blairsville Collège qu'elle fit ses études; 2° cette artiste a sa propre compagnie; 3° adresse: 904 Girard Street, Los Angeles (Cal.) U. S. A.

Titin H. — Non, nous n'avons pas édité *Fantomas*.

Marcelle Groff. — 1° Nous n'avons pas les photos d'Athos, Porthos et Aramis; 2° d'une façon générale, adressez les lettres que vous destinez aux interprètes des *Trois Mousquetaires* au Studio Pathé, 43, rue du Bois, à Vincennes.

Rolly de Rhodes. — Je ne suis pas tout à fait de votre avis au sujet de Forzanne que vous dénommez la « Reine du Ciné-Roman français »! Il me semble que vous allez un peu fort! Mettons qu'elle est une artiste de 3° ordre, de 2°, si vous voulez! A mon avis, il faut attendre de la revoir dans un rôle moins pleurnichard que celui de *La Pocharde* pour la juger définitivement.

Une fervente du cinéma. — Voir réponse à Marcelle Groff.

Hélène de la Seiglière. — 1° Mais non, Jeanne Descols n'est pas la mère de Sacha Guitry. Elle fut seulement la femme de son père, Lucien Guitry et Sacha est plus âgé qu'elle; 2° Andrée Brabant et Raphaël Duflos auront leur tour.

Miss Etincelle. — *Les Trois Mousquetaires* auront une suite: Diamant-Berger se prépare à tourner *Vingt ans après*.

L'Amie 240. — Je connais Davers qui est un assez bon interprète de cinéma, mais non Da-

bert. Qui vous a suggéré la fantaisie de me tutoyer sur le mode lyrique? Je ne suis pas fou de ces manières-là...

Michel Deloge. — Betty Hilburn, Cosmopolitan Productions, 127 th. Street and 2 nd avenue, New-York-City (U. S. A.)

Maimaine. — Vous reverrez très prochainement Cyprien Gilles dans *L'Aiglonne*, film que vient de réaliser Keppens aux studios Eclair.

Gaby, Caen. — Nous pouvons vous procurer ces numéros contre la somme de 1 franc chaque.

Lulu. — 1° Edouard Mathé, 126, avenue de Clichy, Paris; 2° René Cresté, 4, rue Emma, à Nice; 3° Georges Biscot, 3, villa Etex, Paris (18°); 4° Georges Carpentier, 35, rue Brunel, Paris; 5° Bébé Daniels, Realart Studios, 201 North Occidental Boulevard, Los Angeles (Cal.) U. S. R.; 6° Jeanne Descols, 8, square du Champs-de-Mars, Paris; 7° Charles Vanel, 23, boulevard Pasteur, Paris; 8° Henry Krauss, 12, rue Pierre-Curie, Paris; 9° Douglas Fairbanks et Mary Pickford, Hôtel Crillon, place de la Concorde, Paris; 10° Houdini, le Maître du mystère, était interprété par: Margaret Marsh (Eva), Houdini (Quentin Locke), Edna Britton (Dora Delux), Peter Brent (Jack Burns), Graham (Herbert Bacon), Ruth Stonehouse (Zila Dane), Van Pike (Paul Bacon). — Je vous rappelle que vous pouvez me poser 3 questions au maximum et non 10.

Janu-Haria. — 1° Je veux bien être une agence de renseignements, mais non une machine à répétitions! Lisez les « courriers » précédents et vous serez fixé sur ma personnalité; 2° le mot pièce en parlant d'une production cinématographique m'arrache les oreilles; dites donc: film et comme cela vous aurez l'air d'un lecteur de Cinémagazine et non de Comœdia; 3° Geneviève Félix était la principale interprète de *L'œil de Saint-Yves*.

Honneur aux vedettes. — 1° Christiane Vernon est née à Saint-Etienne; 2° *Le secret de l'or*, film américain, réalisé par Th. Hayes Hunter pour la Hodkinson Co., d'après le roman de Jane Grey, a été édité en France par Harry dans les premiers jours d'avril dernier; Eileen Percy (Nell), Elmo Lincoln, Walter Long (Warren), W. Lawton Butt et Russel Simpson en étaient les protagonistes; 3° les intérieurs de *Chacun sa race* ont été réalisés à Los Angeles aux Robertson-Cole Studios; les extérieurs aux environs d'Hollywood.

Boulette 555. — 1° Camille Bert, 5, rue Bocador, Paris; 2° Georges Colin, 40, rue Rochecouart, Paris; 3° Andrée Lyonel, Studio Gaumont, 53, rue de la Villette, Paris (19°).

Cordina, Sfax. — Voir dans le N° 16 les buts de l'A. A. C.

L'Ami de C. — Oui; nous acceptons.

Mona. — Allan Forrest est le partenaire de Mary Miles Minter dans *Les Trésors du cœur*.

Birbo. — Dates de naissance de: 1° Georges Lannes, 27 octobre 1894, à Paris; 2° Marie-Louise Iribé, 29 novembre 1897, à Paris; 3° Jean Dax, 17 septembre 1879, à Paris; 4° Gabriel Signoret, 15 novembre 1878, à Marseille; 5° Gaby Morlay, 1^{er} février 1891, à Biskra; 6° Andrew F. Brunelle, 13 juillet 1897, à Cambrai; 7° Pulchérie (Miss Gale Henry), à Bear Valley (Californie). Un peu plus de discrétion dans vos questions à l'avenir, s. v. p.

Myriam Ever. — Vous avez bien raison de dire que l'humour est une chose délicate... 1° non; 2° Pina Menichelli, Rinascimento-Film, Vicolò Parioli, Villino Franchetti, à Rome (Italie).

Zézette. — Ma devise? Renseigner tout en amusant!

Guizette. — C'est M. Robert Lieber qui est le président des *First National Pictures*.

29

Charles B..., Tunis. — Ce Monsieur n'est plus chez Pathé où il n'a tourné que des rôles insignifiants.

Maurice Hannon. — 1° L'explosion du château que vous avez vue dans *Barrabas* est factice. Voici comment a été réalisé ce truc: la façade du château avait fidèlement été reproduite en une petite maquette de plâtre et de briques. Derrière cette construction était installé un fond en toile, terre et arbustes imitant la colline sur les flancs de laquelle devait se trouver le véritable château. Au moment voulu, une cartouche de dynamite faisait sauter le pseudo-château et, à la projection, la substitution du modèle à la maquette passait inaperçue.

Pimprement. — Si vous vous moquez de moi, autant me le dire franchement!... vous croyez, sans doute, qu'en changeant de pseudo à chaque lettre, je vous répondrai plus souvent? Vous faites erreur, *Mlle Pimprement*, alias *Manouche*, alias *Tu sens la banane*! — 1° Je pense que la publicité de ce film a été bien faite, un point, c'est tout! 2° vous reverrez prochainement Thomas Meighan dans *La Princesse Alice*. C'EST UN FILM PARAMOUNT!!!

Asphodèle Monégasque. — Merci de votre charmante lettre et croyez que je suis très sensible aux compliments que vous m'adressez. 1° Vous n'aimez pas Charlot? Allez donc voir *Le Gosse*, et je suis certain que vous changerez d'avis; 2° vous êtes bien indulgente pour ce « bon gros Fatty »; 3° nous avons quelques photos autographiées, c'est tout ce que nous pouvons vous offrir.

Jo. — Je n'ai pas de malice pour un sou... d'ailleurs toute la rédaction de Cinémagazine pourra vous l'affirmer! — 1° En général, tous les films de Sessue Hayakawa sont réalisés en Californie.

Bernard, Bligny. — Il faut d'abord être abonné pour faire partie de l'A. A. C.

Admiratrice de Mary. — 1° Doug et Mary viennent de faire un voyage en Italie; 2° nous éditerons en ce moment les photos de Jackie Coogan et René Cresté.

Bluette. — 1° Geneviève Félix, Studio Pathé, 43, rue du Bois, à Vincennes (Seine); 2° Irène Vernon-Castle et Elaine Vernon sont deux personnes totalement différentes: la première est Américaine, la seconde est Française.

Georgette Ferrand. — Vous avez droit au « courrier » dès que vous êtes membre de l'A. A. C.

La Pompadour. — Je tremble à l'idée de vous avoir pour correspondante, chère Marquise... néanmoins, vous êtes la bienvenue. — 1° *Les Passants* sont une production américaine tirée de la pièce de Chambers, par Stanley Olmsted (réalisation de Stuart Blackton) et qui parut aux Etats-Unis sous le titre de *Passers by* en 1920; Hubert Rawlinson (*Pierre Waverton*), Ellen Cassidy (*Béatrice Hurley*), Pauline Coffin (*Lady Hurley*), Charlie Blackton (*Petit Pierre*), Leila Valentine (*Margaret Summers*), Dick Lee (*Burns*), W. J. Ferguson (*le valet*) et Tom Lewis (*Père-la-Nuit*), en étaient les principaux interprètes; 2° Herbert Rawlinson, Lambs Club, New-York-City (U. S. A.); 3° Ellen Cassidy, c/o Selznick Pictures, 729 Seventh Avenue, New-York; 4° W. J. Ferguson, Griffith Studio, Orienta Point, Mamaroneck (N.-Y.) U. S. A.

Juda. — Romuald Joubé et Andrée Brabant étaient les protagonistes des *Travaux de la mer*.

A. A. C. 548. — 1° June Caprice, Pathé-Exchange, 25 West, 45th Street, New-York-City; 2° Fannie Ward, c/o Joan Film Co., 33, West 42nd Street, New-York-City; 3° pour les autres adresses, veuillez vous reporter aux « courriers » précédents.

Mijette et Lisette. — Vous avez des chances de réussir, mais de là à gagner votre vie...

My Carl. — Jérôme Patrick est l'interprète des rôles de John Gorham et Teddy Kirven,

Cinémagazine

dans *L'Homme inconnu*; adresse: Care of W. W. Hodkinson Corp., 527 Fifth Avenue, New-York-City (U. S. A.).

I love Iris. — 1° I gladly accept your love, agreeable correspondent; 2° I have no particulars concerning Bout-de-Zan's Dad.

Albert. — 1° Alla Nazimova, 6124 Carlos Avenue, Los Angeles (Cal.), U. S. A.; cette artiste a 42 ans; 2° Norma Talmadge, 318, East 48th Street, New-York-City (U. S. A.); 24 ans; 3° Charlie Chaplin est israélite, dit-on...; 4° je ne puis que vous proposer des correspondants parmi les membres de l'A. A. C.

Comtesse Nadia. — Ai déjà répondu aux questions que vous me posez.

Suzanne Georges. — 1° Mary Pickford; 1 m. 53; 2° Mary Miles Minter; 1 m. 57; 3° Constance Talmadge; 1 m. 66.

Kiss me. — Distribution de *Mademoiselle de la Seiglière*: Huguette Duflos (*Hélène*), Romuald Joubé (*Bernard Stamply*), Félix Huguenet (*le Marquis*), Charles Lamy (*Destournelles*), Charles Granval (*Stamply père*), Maurice Escande (*Raoul de Paubert*) et Catherine Fontenay (*Mme de Paubert*).

IRIS.

LE PROBLÈME DU VÊTEMENT pour les Acteurs de Cinéma

Ce problème pourrait s'intituler « L'art du Complet-Veston et du Smoking », car au cinéma les acteurs ne portent guère autre chose.

A la vérité, il est assez difficile de trouver le veston qui fera chic à l'écran sans transformer son propriétaire en une statue roide et guindée, dont l'étoffe sera assez souple et résistante pour permettre les mouvements les plus extraordinaires... et qui restera dans la limite des prix abordables.

Un tailleur, actuellement, se spécialise avec succès dans ce genre de vêtements; c'est Deschamps jeune, 37, rue Godot-de-Mauroy. Désireux d'éviter les frais généraux (boutique, personnel, etc...) qui augmentent le prix de chaque complet de 150 à 200 francs, il s'est installé dans un simple appartement, au 4^e étage (mais il y a un ascenseur), et là il habille non seulement la plupart des acteurs de ciné, mais aussi tous ceux qui, sans appartenir au monde de l'écran, veulent être élégants et « confortables ».

F. ARTIE.

ÉCOLE Professionnelle d'Opérateurs
66, Rue de Bondy - Nord 67-52
PROJECTION ET PRISE DE VUES

Avoir du SUCCÈS, DOMINER, RÉUSSIR
Rêves réalisés grâce au Sachet de NIARKA, parfumé, astral, magnétique, très personnel. FORME, BONHEUR et RÉUSSITE en Tout.
Not. exp. c. 0 fr. 60, m^{me} G. NIARKA, 131, Av. de Paris, S-Mandé (S.)

On Vendrait A VERSAILLES MAGNIFIQUE IMMEUBLE

Situé en plein centre de la Ville,
Une partie, 1.850 mètres, pourrait être
facilement transformée en

CINÉMA

Les sous-locations rapportent 50.000
francs et sont susceptibles d'augmen-
tations

AFFAIRE DE PREMIER ORDRE
que l'on traiterait avec 350.000 francs
comptant.

S'adresser à "Cinémagazine".

Tous les Samedis

Lisez "LE JOURNAL AMUSANT"
Le Numéro: 1 franc

Société en Formation pour la création et l'exploitation de SALLES DE CINÉMA

Affaire sûre et de grand avenir
Dix parts de Cent Mille francs
restent à souscrire
S'adresser à "Cinémagazine".

VIENT DE PARAÎTRE :



En vente chez tous les Libraires et dans les Gares

La Maison qui n'est pas... comme ailleurs !

C'EST...

L'UNIVERSITÉ CINÉMATOGRAPHIQUE

4 et 6, Rue Coustou, PARIS (Place Blanche) - Tél. : MARCADET 25-04

Là, dans un studio charmeur, dans des décors d'enchantement,
sous des lumières tamisées : ON TRAVAILLE !

On y apprend TOUT ce qu'il faut
vraiment savoir, comprendre et
traduire pour devenir une...

"Vedette de l'Écran"

Tous les jours (sauf le Samedi et le Dimanche), de 9 heures à 12 heures et de 4 à 7 heures.
Programme et tarif franco. — Cours d'ensemble et leçons particulières.
Cours spécial populaire le soir, les Mardis et Jeudis, de 20 h. 30 à 22 heures.

Aux Éditions de la LAMPE MERVEILLEUSE
29, Boulevard Malesherbes, PARIS
Paraît

EL DORADO

l'Émouvant Mélodrame Cinématographique
de Marcel L'HERBIER
"Raconté par Raymond PAYELLE"
avec de très nombreuses ILLUSTRATIONS
CE LIVRE LUXUEUX EST VENDU SEULEMENT
3 fr. 75

Les Éditions de la Lampe Merveilleuse
publient les plus beaux drames, les plus charmantes
comédies cinématographiques, les plus merveilleux
films documentaires. Tous les fervents de l'écran
voudront posséder cette collection nouvelle et attrayante
qui présentera l'art muet sous tous ses aspects.

En vente chez tous les Libraires et dans les Bibliothèques
des Gares et à "CINÉMAGAZINE"

LA
CREME ACTIVA
"radioactive"
AFFINE LA PEAU
ECLAIRCIT LE TEINT
EFFACE LES RIDES
EN VENTE DANS BONNES PARFUMERIES & GRANDS MAGASINS

VIENT DE PARAÎTRE

**ALMANACH
DU JOURNAL
AMUSANT
1922**

Sommaire :
Textes de
ALFRED CAPUS, de l'Académie Française, MAURICE DONNAY,
de l'Académie Française, COLETTE, MAX et ALEX FISCHER,
ROLAND DORGÈS, HENRI DUVERNOIS, FREDÉRIC BOUTET,
SACHA COUTY, PIERRE MILLE, CHARLES-HENRI HIRSCH,
RENÉ DUBREUIL, GABRIEL TIMMORY, J. DE LACROUSILLE,
E.-G. CLIK, L. SONOLET, GEORGES D'ESPÈRES, PIERRE LOUVY,
LOUIS-LÉON MARTIN, CHARLES FOLEY, GASTON DERYS,
CLAUDE FARRÈRE, JACQUES CONSTANT, PAUL MAX,
PAUL FARNÈSE, A. MARTEL, etc.
Dessins de
FORAIN, LÉANDRE, MIRANDE, HÉMAR, PRÉJELAN,
GERBAULT, BARIC, JARACH, LÉONNEC, HUARD, LUC,
BAC, MAURICE PÉPIN, DHARM, TOUCHET, SPAIN, etc.
2 fr.

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs -:- Téléphone : ROQUETTE 85-65 -:- Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène :
MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

Si vous désirez devenir une vedette de l'écran
Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique
Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent
Si vous désirez vous éviter des désillusions : :
Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :

ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

TOUT ; Mariages, Baptêmes, etc.
NOUS filmons TOUS, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.
Nos opérateurs vont PARTOUT.

Imp. LANG, BLANCHONG et C^{ie}, 7, rue Rochechouart, Paris

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL

N° 45. — 25 Novembre 1921.

LES TROIS MOUSQUETAIRES

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



Germaine LARRAUDIÈRE

PHOTO PAT